

BATTAMENTS INTERDITS

Studio Pink



Battements Interdits

Par Studio Pink

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Retour de l'Ombre	4
Chapitre 2 : Le Trouble s'Installe	10
Chapitre 3 : Proximité Forcée	16
Chapitre 4 : Le Mur du Dénî	22
Chapitre 5 : L'Étincelle	27
Chapitre 6 : L'Aveu Silencieux	33
Chapitre 7 : Le Premier Baiser	39
Chapitre 8 : Le Vertige du Secret	44
Chapitre 9 : L'Étau se Resserre	50
Chapitre 10 : Le Poids du Jugement	57
Chapitre 11 : La Première Fracture	63
Chapitre 12 : La Découverte	69
Chapitre 13 : Le Silence et le Vide	76
Chapitre 14 : Le Courage d'Aimer	81
Chapitre 15 : Les Battements Assumés	87

Chapitre 1

Le Retour de l'Ombre

L'orage menaçait de rompre au-dessus de la villa, chargeant l'air d'une électricité statique qui faisait dresser les petits cheveux sur la nuque d'Elena. Dans le salon baigné par la lumière déclinante d'un mois d'octobre capricieux, elle s'affairait à redresser des cadres, à ajuster des coussins, cherchant dans cette chorégraphie domestique un calme que son esprit lui refusait.

Elle attendait Léo, son fils, pour le dîner. Mais quand la sonnerie retentit, ce ne fut pas le bruit familier des clés dans la serrure, mais un coup sourd, insistant, contre le chêne massif de la porte d'entrée.

Elena lissa sa robe en soie émeraude, inspira un grand coup — une habitude de survie — et ouvrit.

Le souffle lui manqua instantanément.

L'homme qui se tenait sur le perron n'était pas son fils. Il n'était pas non plus le gamin dégingandé aux genoux écorchés qui hantait ses souvenirs de vacances.

— Julian ? murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un fil ténu, presque inaudible sous le grondement lointain du tonnerre.

— Bonsoir, Elena.

Ce n'était plus la voix de l'adolescent qui muait. C'était un baryton profond, vibrant, une résonance de violoncelle qui sembla faire vibrer les os de sa cage thoracique.

Julian. Le meilleur ami de Léo. Celui qui avait disparu pendant quatre ans, parti faire ses études à l'autre bout du monde sans un regard en arrière.

Il était là, trempé par les premières gouttes de pluie, la peau ambrée par un soleil étranger, les épaules élargies par le temps et l'effort. Ses cheveux, autrefois indisciplinés, étaient coupés court, soulignant une mâchoire dont la dureté l'intimida. Mais ce furent ses yeux — ce mélange indéfinissable de vert forêt et d'or — qui foudroyèrent Elena. Ils n'avaient plus l'innocence d'autrefois. Ils brûlaient d'une intensité sombre, d'une conscience aiguë de sa propre virilité.

— Tu... tu es revenu, parvint-elle à dire, en s'efforçant de retrouver une contenance de maîtresse de maison.

— Il paraît qu'on revient toujours là où on a laissé quelque chose d'important, répondit-il.

Il fit un pas à l'intérieur sans y avoir été invité. Elena recula, oppressée par cette présence soudaine qui dévorait tout l'espace. L'odeur de Julian l'envahit alors : un mélange brut de pluie froide, de cuir de son blouson et d'une note de fond plus chaude, boisée, masculine. Une odeur de danger.

— Léo n'est pas encore là, dit-elle trop vite, ses doigts triturant nerveusement l'alliance qu'elle ne portait plus depuis son divorce, mais dont le fantôme marquait encore sa peau.

— Je sais. Je l'ai eu au téléphone. Il a un contretemps au cabinet. Il m'a dit de m'installer, qu'il arrivait d'ici une heure.

Julian enleva son blouson, révélant un pull noir ajusté qui ne laissait planer aucun doute sur sa musculature. Elena détourna les yeux, le cœur battant à une cadence irrégulière, une arythmie qu'elle ne connaissait que trop bien et qu'elle avait passée

des années à soigner.

— Je... je vais te servir un verre.

Elle se réfugia derrière le bar en marbre de la cuisine ouverte, cherchant un rempart physique entre elle et cette ombre surgie du passé. Ses mains tremblaient légèrement tandis qu'elle saisissait une carafe de whisky.

— Tu n'as pas changé, Elena, lança-t-il depuis le salon.

Elle s'immobilisa. Le compliment était une lame. Elle avait trente-huit ans. Il en avait vingt-trois. Dans le monde extérieur, c'était un gouffre. Dans cette pièce, c'était une tension qui menaçait de tout consumer.

— Ne sois pas ridicule, Julian. J'ai vieilli.

— Non, corrigea-t-il. Tu as mûri. C'est différent. Tu es... plus dangereuse qu'avant.

Elle revint vers lui avec le verre, tentant d'arborer son sourire le plus maternel, celui qu'elle utilisait quand ils avaient seize ans et qu'elle les grondait pour avoir fumé en cachette sur le toit.

— Et toi, tu as manifestement appris à être insolent. L'Australie t'a changé.

Il prit le verre, et dans le mouvement, ses doigts frôlèrent les siens. Le contact fut bref, une fraction de seconde, mais l'effet fut celui d'une décharge électrique. Elena sentit une chaleur liquide se propager dans ses veines, une réaction viscérale qu'elle s'empressa de refouler. C'était Julian. Le gamin qu'elle avait vu grandir. C'était sacré. C'était interdit.

— J'ai surtout appris ce que je voulais, dit-il en plongeant son regard dans le sien,

sans ciller. Et ce que je ne pouvais plus ignorer.

Le silence qui suivit fut lourd de tout ce qui n'était pas dit. Elena se sentait comme une proie prise dans les phares d'un prédateur. Elle se rappela les étés étouffants où elle le surprenait à la regarder depuis le bord de la piscine alors qu'elle lisait, allongée sur son transat. À l'époque, elle avait mis cela sur le compte de l'éveil hormonal d'un adolescent. Aujourd'hui, elle comprenait que c'était bien plus profond. Une graine semée dans l'ombre, qui venait d'éclorre en un monstre magnifique et effrayant.

— Comment va ta mère ? demanda-t-elle pour briser le sortilège.

Julian esquissa un sourire en coin, un rictus piquant qui lui donna une allure de mauvais garçon.

— Elle va bien. Elle est toujours à Londres. Mais on n'est pas là pour parler de généalogie, Elena.

Il posa son verre sur la table basse sans l'avoir bu et fit deux pas vers elle. Elena ne bougea pas, pétrifiée par une fascination morbide. Il s'arrêta si près qu'elle pouvait sentir la chaleur émaner de son corps.

— Tu as peur ? murmura-t-il.

— De toi ? Bien sûr que non.

— Tu devrais. Parce que je ne suis plus le petit garçon qui te demandait la permission de rester dormir le samedi soir.

Il leva une main, et pendant un instant, elle crut qu'il allait toucher son visage. Son souffle se bloqua dans sa gorge. Elle voyait chaque détail de sa peau, la cicatrice minuscule au-dessus de son sourcil gauche, l'éclat de défi dans ses pupilles. Elle

voulait reculer, le chasser, lui rappeler son rôle de mère, de femme respectable. Mais son corps refusait d'obéir. Elle était envahie par une nostalgie féroce, le souvenir d'une époque où tout était encore possible, mêlé à une attirance sauvage, presque animale, pour l'homme qu'il était devenu.

C'était un sacrilège. Un vertige.

Julian laissa tomber sa main juste avant de la toucher, l'effleurant à peine d'un souffle d'air.

— Je vais aller me rafraîchir en attendant Léo, dit-il d'une voix soudainement neutre, presque formelle. La chambre d'amis est toujours au fond du couloir ?

— Oui, balbutia-t-elle. Rien n'a bougé.

Il s'éloigna, sa silhouette se découpant contre la pénombre du couloir. Elena resta seule dans le salon, le cœur martelant ses côtes comme s'il cherchait à s'échapper. Elle s'appuya contre le dossier d'un fauteuil, les jambes flageolantes.

L'ombre était de retour. Elle n'était plus celle d'un enfant, mais celle d'un homme capable de briser toutes les barrières qu'elle avait mis des années à construire. Elle ferma les yeux, essayant de retrouver l'image de Julian à dix ans, riant avec Léo dans le jardin. Mais tout ce qu'elle voyait, c'était ce regard d'or et de forêt, et cette promesse silencieuse de chaos qu'il venait d'introduire dans sa maison.

« Reprends-toi », se commanda-t-elle intérieurement. « C'est le fils d'une amie. C'est l'ami de ton fils. C'est l'ombre. »

Mais au fond d'elle, là où la raison n'avait plus cours, Elena savait que le dîner qui s'annonçait ne serait que le début d'un incendie qu'aucune pluie d'orage ne pourrait éteindre. Le retour de Julian n'était pas une simple visite. C'était une invasion. Et à la

façon dont son sang bouillonnait encore, elle craignait d'être déjà prête à se rendre.

Chapitre 2

Le Trouble s'Installe

La porcelaine cliquetait sous ses doigts tremblants. Elena disposait les couverts avec une précision maniaque, comme si l'alignement parfait des fourchettes pouvait restaurer l'ordre dans son esprit. Mais l'air de la salle à manger était devenu trop dense, chargé d'une électricité statique que l'orage menaçant au-dehors n'expliquait qu'en partie.

L'odeur du ragoût de veau et du romarin, d'ordinaire réconfortante, lui paraissait soudain écœurante, étouffée par une autre fragrance qui flottait dans le couloir : un mélange de cuir froid, de cèdre et d'une note sauvage, presque métallique. L'odeur de Julian.

— Maman, tu as besoin d'aide ?

La voix de Léo la fit sursauter. Son fils apparut dans l'encadrement de la porte, décontracté, un bras jeté par-dessus l'épaule de Julian. Le contraste était violent. Léo, avec sa candeur et son sourire facile, semblait appartenir au monde de la lumière. Julian, lui, se tenait là, plus grand, plus sombre, une présence tellurique qui semblait absorber la clarté des lustres.

— Non, tout est prêt, répondit Elena d'une voix qu'elle espérait stable. Asseyez-vous.

Julian ne bougea pas immédiatement. Son regard d'ambre et de forêt parcourut la pièce, s'attardant sur les photos de famille au mur, avant de se river sur Elena. Ce n'était pas le regard d'un invité. C'était celui d'un propriétaire qui vérifiait que rien n'avait changé durant son absence.

— Ta maison n’a pas bougé d’un cil, Elena, dit-il. Elle a toujours ce goût de... perfection.

Le prénom, lâché sans le titre de courtoisie qu’il utilisait autrefois, agit comme une décharge électrique sur sa peau. Elle évita ses yeux et désigna les chaises.

— On essaie de maintenir les apparences, répondit-elle avec un sourire de façade.

Le dîner commença dans un brouhaha de souvenirs. Léo, ravi de retrouver son complice d'enfance, déballait les anecdotes de leurs étés passés. Il riait, gesticulait, inconscient du drame silencieux qui se nouait à quelques centimètres de lui. Julian l'écoutait, répondait par des phrases courtes, percutantes, mais ses yeux ne quittaient Elena que pour de brefs instants.

Elle se sentait observée comme une proie. Chaque fois qu'elle portait son verre à ses lèvres, elle sentait le regard de Julian glisser sur son cou, sur la courbe de sa gorge. C'était une sensation physique, presque tactile, une brûlure qui la forçait à se tenir droite, trop droite.

— Et toi, Julian ? demanda-t-elle pour rompre le malaise. Qu’as-tu fait de toutes ces années ? On a entendu dire que tu avais pas mal voyagé.

Julian fit tourner le vin rouge dans son verre. Le mouvement était lent, hypnotique.

— J’ai appris à obtenir ce que je voulais, répondit-il, la voix basse. Le monde est plus petit qu’on ne le croit quand on a assez de détermination.

— Il paraît que tu es dans la finance maintenant ? intervint Léo, admiratif. Le grand luxe, les bureaux en verre à Londres...

Julian eut un sourire en coin qui ne toucha pas ses yeux.

— Les bureaux en verre finissent par devenir des cages, Léo. Je préfère le terrain. L'immédiat. Le contact.

Il appuya sur le dernier mot en fixant Elena. Sous la nappe, elle crispa ses doigts sur sa serviette. La culpabilité la rongait. Elle aurait dû être celle qui recadre, celle qui impose la distance maternelle. Mais Julian avait balayé cette barrière d'un seul battement de cils. Il n'était plus le petit garçon qui écorchait ses genoux dans son jardin ; il était une force de la nature, un homme dont l'assurance frôlait l'insolence.

— Tu ne manges rien, Elena, remarqua-t-il soudain. Ma présence te coupe l'appétit ?

Léo s'arrêta de parler, regardant alternativement sa mère et son ami.

— C'est la chaleur, mentit-elle précipitamment. L'orage qui tarde à éclater.

— Ou peut-être que c'est le poids des secrets, lâcha Julian avec une légèreté feinte. La maison en est pleine, n'est-ce pas ? De vieux souvenirs qu'on a peur de réveiller.

Le silence qui suivit fut lourd de menaces. Elena sentit une goutte de sueur glisser le long de son dos. Elle se leva brusquement pour ramasser les assiettes, mais sa main heurta celle de Julian alors qu'il lui tendait la sienne.

Le contact ne dura qu'une seconde, mais ce fut suffisant. Sa peau était brûlante. Une secousse partit de ses phalanges pour remonter jusqu'à son cœur, provoquant un spasme qu'elle ne put dissimuler. Elle recula comme si elle s'était brûlée.

Julian, lui, ne broncha pas. Il la fixa, un éclat de défi brillant dans ses pupilles sombres. Il savait. Il savait l'effet qu'il produisait, et il en jouait avec une cruauté délicate.

— Je vais chercher le dessert, balbutia-t-elle en s'enfuyant vers la cuisine.

Une fois seule, elle s'appuya contre le plan de travail en granit, cherchant désespérément à reprendre son souffle. L'air de la cuisine était plus frais, mais ses poumons semblaient refuser de s'ouvrir.

« C'est juste un jeu », se répéta-t-elle. « Il te provoque parce qu'il sait que tu es vulnérable. Ne lui donne pas ce plaisir. »

Mais comment lutter contre cette attraction gravitationnelle ? Elle avait passé dix ans à construire une vie de stabilité, de calme et de certitudes. Et en une heure, Julian avait tout réduit en poussière. Il n'avait pas besoin de crier pour être entendu ; son silence même était une revendication.

Elle entendit un pas derrière elle. Un pas lourd, assuré. Elle ne se retourna pas, sachant parfaitement qui c'était. Léo riait encore dans la salle à manger, probablement occupé par un message sur son téléphone.

Julian s'arrêta juste derrière elle. Elle ne le voyait pas, mais elle sentait sa chaleur irradier contre son dos. L'odeur de cèdre l'enveloppa à nouveau, plus enivrante cette fois.

— Tu trembles, Elena.

Sa voix n'était plus qu'un murmure, une vibration qui lui traversa l'échine.

— Je ne tremble pas, Julian. Je suis fatiguée. C'est une longue journée.

— Non, fit-il, et elle entendit le sourire dans sa voix. Tu as peur. Et ce qui t'effraie le plus, ce n'est pas moi. C'est ce que tu ressens quand je te regarde.

Elle se retourna violemment, le visage empourpré par un mélange de colère et de honte.

— Tu oublies à qui tu parles ! Je suis la mère de ton meilleur ami. Je t'ai vu grandir, je t'ai soigné quand tu tombais...

Julian fit un pas de plus, envahissant son espace vital. Il était si près qu'elle pouvait voir les reflets dorés dans ses yeux, une galaxie de feu et de danger. Il posa une main sur le plan de travail, de chaque côté d'elle, l'emprisonnant sans la toucher.

— Tu m'as vu grandir, c'est vrai, murmura-t-il en penchant la tête. Mais j'ai fini de grandir, Elena. Et ce que je vois maintenant, ce n'est pas une figure maternelle. C'est une femme qui se meurt d'ennui dans une vie trop étroite pour elle.

— Sors de ma cuisine, ordonna-t-elle, bien que sa voix manque singulièrement de fermeté.

Julian s'approcha encore, son souffle effleurant sa tempe.

— Tu te souviens de cet été-là ? Juste avant que je parte ? On était dans le jardin, il faisait aussi chaud que ce soir. Tu m'as regardé plonger dans la piscine, et pendant une seconde, une seule... tu as oublié qui j'étais.

Elena sentit son sang se glacer. Elle s'en souvenait. Elle avait passé des années à enfouir ce souvenir, cette fraction de seconde où elle avait admiré la musculature naissante de l'adolescent avec un trouble coupable.

— Tu te trompes, dit-elle, les dents serrées.

— Je ne me trompe jamais sur ce genre de choses. C'est pour ça que je suis revenu.

Pour finir ce qui a commencé ce jour-là.

Il recula brusquement alors que les pas de Léo résonnaient dans le couloir. Quand son fils entra dans la cuisine, Julian était déjà en train de ramasser une pile de serviettes propres avec une décontraction insultante.

— Alors, ce dessert ? lança Léo, jovial. On meurt de faim, nous !

— J'arrive, parvint à articuler Elena.

Julian lui adressa un clin d'œil imperceptible avant de suivre Léo vers la salle à manger. Elena resta seule, le cœur battant à tout rompre contre ses côtes. Le trouble n'était plus une simple menace ; il s'était installé, s'était glissé sous sa peau comme un venin à action lente.

Dehors, le premier éclair déchira le ciel, suivi d'un coup de tonnerre assourdissant. La pluie commença à tomber, violente, impitoyable. Mais à l'intérieur, Elena savait que l'incendie ne faisait que commencer. Et que cette fois, elle n'aurait aucune envie d'appeler les secours.

Chapitre 3

Proximité Forcée

L'orage ne s'était pas contenté de gronder ; il avait pris possession de la vallée, transformant le jardin des Delatour en un marécage sombre et tumultueux. Léo, rappelé en urgence par un ami dont le sous-sol était inondé, était parti une heure plus tôt, laissant Elena seule avec Julian.

Seule avec le danger.

Elena s'était réfugiée dans son bureau, une pièce exiguë au parfum de vieux papier, de cire d'abeille et d'eucalyptus. C'était son sanctuaire, l'endroit où elle redevenait « Elena la restauratrice de patrimoine », et non plus « Elena, la mère de Léo ». Mais ce soir, le sanctuaire ressemblait à une cage. Julian était assis en face d'elle, de l'autre côté du grand bureau en chêne encombré de plans et de photographies d'archives.

Il travaillait sur le projet de réhabilitation de la vieille tonnellerie du village, un projet qu'il avait racheté pour en faire un espace culturel. Et parce qu'elle était la meilleure dans son domaine, la mairie l'avait imposée comme consultante.

— Ce n'est pas seulement une question d'esthétique, Julian, dit-elle en essayant de stabiliser sa voix. La structure même des poutres impose une contrainte. Si tu enlèves ce mur porteur, tout le cachet historique s'effondre. Littéralement.

Julian ne répondit pas tout de suite. Il était penché sur un plan, la lumière de la lampe d'architecte sculptant les angles de son visage. Le bleu de ses yeux semblait avoir absorbé l'électricité de l'orage. Il portait un pull en cachemire noir, les manches remontées sur ses avant-bras, révélant une peau mate et le début d'un tatouage que ses

doigts effleuraient par automatisme.

— Je ne veux pas l'effondrer, Elena. Je veux le libérer, répliqua-t-il d'une voix grave, presque caressante.

Il se leva et fit le tour du bureau. Elena sentit ses muscles se crispier. Il ne s'arrêta pas à une distance polie. Il vint se placer juste derrière son épaule, une main posée sur le dossier de son fauteuil, l'autre s'appuyant sur la table, l'encerclant sans la toucher.

L'odeur de Julian l'envahit : un mélange de pluie froide, de bois de santal et quelque chose de plus chaud, de plus charnel. C'était une agression sensorielle.

— Regarde ici, continua-t-il en pointant un détail sur le plan.

Son index frôla la main d'Elena. Un contact d'une fraction de seconde, mais qui envoya une décharge électrique jusqu'à sa nuque. Elle ne retira pas sa main. Ce serait admettre qu'elle était perturbée. Elle resta pétrifiée, le souffle court.

— Si on utilise des tirants en acier brossé, on garde l'ossature apparente tout en ouvrant l'espace vers la rivière, expliqua-t-il. On ne trahit pas l'histoire, on lui donne un nouveau souffle. Un peu comme... une seconde chance.

Elena tourna la tête vers lui, surprise par la pertinence technique de sa remarque. Elle s'attendait à ce qu'il joue au jeune loup arrogant, mais il était brillant. Il avait étudié, il avait compris l'âme du bâtiment. Leurs regards se télescopèrent. À cette distance, elle pouvait voir les éclats d'or dans ses pupilles.

— Tu as passé ta licence d'architecture à Londres, n'est-ce pas ? murmura-t-elle, oubliant un instant qu'elle devait maintenir ses distances.

— Major de promo, répondit-il avec un demi-sourire qui n'avait rien d'insolent cette

fois. Ça t'étonne ? Tu pensais que je passais mes journées à faire du skate et à attendre que la vie me tombe dans le bec ?

— Je ne pensais pas...

— Si, tu le pensais. Pour toi, je suis resté le gamin qui cassait tes pots de fleurs et qui attendait que tu serves le goûter.

Il se rapprocha encore d'un millimètre. Le dossier de la chaise grinça. Elena sentait la chaleur qui émanait de son corps, un foyer brûlant dans la fraîcheur du bureau.

— Tu devrais arrêter de me regarder à travers le prisme de ton fils, Elena. C'est insultant pour nous deux.

— Julian, c'est... complexe. Tu es son meilleur ami.

— C'était mon ticket d'entrée dans cette maison. Pas ma raison d'y rester.

Elena se détourna brusquement, feignant de chercher un dossier. Son cœur battait si fort qu'elle craignait qu'il ne l'entende. La pluie redoubla d'intensité, frappant les carreaux comme des milliers de doigts impatients.

— Revenons aux plans, trancha-t-elle.

— On peut mentir autant qu'on veut aux plans, Elena, mais pas à l'espace, reprit-il avec une fluidité déconcertante. L'espace ne ment jamais. On sent quand une pièce est vide, ou quand elle est trop pleine de choses qu'on ne dit pas.

Il attrapa un crayon et, avec une précision chirurgicale, commença à redessiner une perspective sur le calque. Elena l'observa malgré elle. Il y avait une élégance dans ses gestes, une assurance qui n'appartenait pas à sa génération. Il avait cette intelligence

brute, un peu sauvage, qui la bousculait. Elle qui aimait le contrôle, la chronologie, le respect des strates du temps, elle se retrouvait face à un homme qui voulait tout dynamiter pour reconstruire.

Pendant une heure, le travail les absorba. La tension sexuelle, bien que toujours présente, s'infusa dans une complicité intellectuelle qu'Elena n'avait pas vue venir. Ils débattirent des matériaux, de la lumière, de la mémoire des lieux. Ils parlaient le même langage, celui de la création. Pour la première fois depuis des années, Elena se sentait comprise dans ce qu'elle avait de plus intime : sa passion.

— Tu es têtue, finit-il par dire en jetant le crayon.

— Je suis rigoureuse.

— C'est un mot poli pour dire que tu as peur du changement.

Il s'assit sur le rebord du bureau, juste à côté d'elle, brisant à nouveau la bulle de sécurité qu'elle essayait de maintenir. Il la surplombait.

— Qu'est-ce qui te fait si peur, Elena ? Que ce projet soit une réussite, ou que je sois celui qui le réalise avec toi ?

Elle leva les yeux vers lui, ses défenses s'effritant une à une. L'obscurité de la pièce, seulement troublée par la lampe de bureau, créait une intimité artificielle et dangereuse.

— Ce qui me fait peur, c'est l'imprudence, répondit-elle d'une voix plus basse. On ne construit rien sur des fondations instables.

Julian tendit la main. Cette fois, ce n'était pas un accident. Il fit glisser le bout de ses doigts sur le dos de la main d'Elena, suivant la ligne de ses veines, un geste d'une

lenteur agonisante. La peau d'Elena frissonna violemment.

— Parfois, les fondations les plus solides sont celles qu'on n'a pas vues venir. Celles qui sont là depuis le début, tapis sous le béton.

Il se pencha vers elle. Elena aurait dû reculer. Elle aurait dû se lever, rire nerveusement, et proposer un café. Mais ses membres étaient lourds, ankylosés par une envie qu'elle ne pouvait plus nier. Le souffle de Julian effleura sa joue. Il sentait la menthe et le désir.

— Elena, murmura-t-il, son nom sonnait comme une prière et un défi. Regarde-moi. Pas comme la mère de Léo. Pas comme la consultante. Regarde-moi, c'est tout.

Elle obéit. Ce qu'elle vit dans ses yeux n'était pas de l'impulsion de jeunesse. C'était une faim ancienne, une reconnaissance. Il la voyait telle qu'elle était : une femme vibrante, intelligente, affamée de vie, et non une relique du passé.

Une branche d'arbre, poussée par le vent, heurta violemment la fenêtre, les faisant tressaillir. Le charme ne se rompit pas, il se tendit un peu plus, comme une corde prête à craquer.

Julian réduisit l'espace, ses lèvres n'étant plus qu'à quelques centimètres des siennes. Elena pouvait sentir la chaleur de son corps l'irradier. Elle était au bord du précipice, et pour la première fois, la chute ne lui semblait pas être une fin, mais un commencement.

— Julian... souffla-t-elle, entre l'avertissement et l'invitation.

— Dis-moi d'arrêter, Elena. Dis-le maintenant, et je sors de cette pièce. Je sors de ta vie.

Il attendit. Le silence dans le bureau était plus assourdissant que le tonnerre au dehors. Elena ouvrit la bouche, mais aucun mot ne sortit. Sa main, traîtresse, se leva d'elle-même et vint se poser sur le poignet de Julian, là où son pouls battait, rapide et puissant.

Elle ne le repoussa pas. Elle l'attira imperceptiblement vers elle.

À cet instant, la barrière ne fit pas que se fissurer. Elle vola en éclats. La pluie continuait de noyer le monde, mais dans le bureau, Elena se laissait enfin submerger par l'incendie.

Chapitre 4

Le Mur du Dén

CHAPITRE : LE MUR DU DÉNI

L'air dans le bureau était devenu une substance solide, chargée d'électricité statique et du parfum de Julian — un mélange de pluie froide, de cèdre argenté et de cette odeur de peau, chaude et déconcertante, qui n'appartenait qu'à lui.

Elena sentit le contact de ses doigts contre son poignet. C'était une brûlure lente, un ancrage alors que tout son univers vacillait. Pendant un battement de cœur, le temps se suspendit. Elle vit le reflet de sa propre peur, de son propre désir, dans les iris sombres de Julian, dilatés par l'obscurité de la pièce.

Puis, le réflexe de survie reprit le dessus.

Elle recula brusquement. Le mouvement fut maladroit, ses talons heurtant le tapis de laine tandis qu'elle cherchait à rétablir une distance de sécurité. Une distance qui, elle le savait déjà, ne serait jamais plus assez grande.

— On ne peut pas faire ça, Julian, lâcha-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un murmure éraillé.

Elle ramena ses mains contre sa poitrine, croisant les bras comme pour maintenir l'intégrité de son corps, pour empêcher son cœur de bondir hors de sa cage. Julian ne bougea pas. Il resta là, debout au milieu du bureau, les épaules larges, les cheveux encore humides plaqués contre ses tempes, dégageant une aura de puissance brute et contenue.

— Pourquoi ? demanda-t-il simplement. Sa voix était calme, trop calme, contrastant avec l'orage qui frappait encore les vitres derrière lui.

— Pourquoi ? Elena laissa échapper un rire nerveux, presque incrédule. Julian, regarde-nous. Regarde la situation. J'ai dix ans de plus que toi. Dix ans d'erreurs, de cicatrices, de vie dont tu n'as même pas idée. Tu es au début de tout, et moi... moi, je suis censée être celle qui sait où elle va.

Elle fit un geste vague vers les dossiers éparpillés sur le bureau, vers le décorum de sa vie professionnelle bien rangée.

— Ce n'est pas juste un petit écart, continua-t-elle, les mots sortant enfin comme une digue qui cède. C'est un gouffre. Dans ton monde, on cherche l'adrénaline, on teste les limites. Dans le mien, on gère les conséquences. Je ne suis pas un terrain de jeu, Julian. Je ne peux pas être ton erreur de jeunesse.

Le silence qui suivit fut plus pesant que l'orage. Julian fit un pas vers elle. Lentement. Un prédateur qui ne veut pas effrayer sa proie, ou un homme qui refuse de laisser le mensonge s'installer.

— Tu penses vraiment que c'est une question de chiffres ? demanda-t-il. Tu crois que je te regarde et que je vois une "femme d'expérience" ou un trophée de maturité ?

Il s'arrêta à peine à un mètre d'elle. L'odeur du cèdre revint la hanter.

— Tu te sers de ton âge comme d'un bouclier, Elena. Mais ce n'est pas un bouclier, c'est un mur. Un mur que tu as construit pour ne plus rien ressentir. Tu te caches derrière tes responsabilités pour ne pas avoir à affronter le vide qu'il y a chez toi quand tu rentres le soir.

Elena sentit une piqûre de colère — ou était-ce de la honte ? — lui monter au visage.
— Tu ne sais rien de ma vie, Julian.

— Je sais que tu ne dors pas, rétorqua-t-il d'un ton cinglant. Je vois les cernes que tu caches sous ton maquillage. Je sais que tu remplis ton agenda jusqu'à l'asphyxie pour ne pas avoir à écouter le silence de ton appartement. Je le sais... parce que je fais la même chose.

Elena se figea. L'attaque était directe, chirurgicale. Elle s'attendait à ce qu'il joue de son charme, qu'il utilise sa jeunesse pour la séduire, mais pas qu'il lise en elle avec une telle précision.

Julian baissa la tête, un sourire amer étirant ses lèvres. Pour la première fois, l'assurance insolente qu'il arborait comme une armure se fendilla.

— Tu parles de ma jeunesse comme si c'était une fête permanente, reprit-il, sa voix tombant d'une octave. Mais tu n'as aucune idée de la solitude qu'il y a là-dedans. Être entouré de gens qui n'attendent de toi que de l'énergie, de la réussite, ou du spectacle. On me regarde, mais personne ne me voit. Sauf toi. Depuis le premier jour, tu m'as regardé comme si je comptais. Pas comme le "fils de" ou le "nouveau talent". Juste... moi.

Il leva les yeux vers elle, et Elena fut frappée par la vulnérabilité qui s'y lisait. C'était un appel au secours déguisé en défi.

— On est peut-être à des étapes différentes sur le papier, Elena, mais quand je suis dans cette pièce avec toi, je n'ai pas l'impression d'avoir vingt-quatre ans. J'ai l'impression d'être enfin à ma place. Et je sais que tu ressens la même chose. Ce n'est pas une question d'interdit. C'est une question de survie. On se noie tous les deux, et on essaie juste de s'agripper à ce qui nous semble réel.

Le mur du déni qu'Elena avait si soigneusement entretenu commença à s'effriter, brique par brique. Elle se revit, la veille, fixant le plafond de sa chambre à trois heures du matin, le cœur battant à vide, avec cette sensation oppressante que sa vie n'était qu'une suite de performances pour un public invisible.

Le lien émotionnel se tendit entre eux, invisible mais palpable, comme une corde de piano accordée trop haut. Elle ne voyait plus le jeune homme impulsif qu'elle devait garder à distance. Elle voyait un miroir. Sa propre solitude, brute et sans fard, lui revenait en pleine figure à travers le regard de Julian.

— Julian... murmura-t-elle à nouveau, mais le ton avait changé. L'avertissement s'était évaporé, ne laissant que l'aveu.

— Dis-moi que je me trompe, Elena. Dis-moi que quand tu es près de moi, tu ne sens pas ce calme... ce truc qui fait que le reste du monde s'arrête de hurler.

Il fit le dernier pas qui les séparait. Elena ne recula pas cette fois. Ses talons étaient ancrés dans le sol, mais son âme était en chute libre. Julian leva la main, hésita un instant, puis effleura du bout des doigts la joue d'Elena. Son contact était d'une douceur insoutenable.

— On va tout briser, souffla-t-elle, les yeux embués. Ta carrière, ma réputation... tout.

— Laisse-les brûler, répondit-il, son visage s'approchant du sien. Je préfère être en cendres avec toi que de rester au sommet, tout seul, dans le froid.

L'air s'engouffra dans les poumons d'Elena, court et saccadé. Elle ferma les yeux, abandonnant la lutte. Le poids de la différence d'âge, les conventions sociales, le regard des autres... tout cela semblait soudain dérisoire face à la chaleur de ce souffle contre ses lèvres.

Elle n'était plus la mentor. Il n'était plus l'élève. Ils n'étaient que deux solitudes qui entraient en collision, cherchant désespérément à combler le vide.

— On ne pourra pas revenir en arrière, prévint-elle dans un dernier sursaut de raison.

— Je n'ai jamais eu l'intention de reculer, répliqua Julian.

Il combla l'espace restant.

Quand leurs lèvres se touchèrent enfin, ce ne fut pas le choc explosif qu'Elena avait imaginé. Ce fut quelque chose de bien plus dangereux : une reconnaissance. C'était le goût du soulagement, le fracas d'une barrière qui cède pour laisser place à une inondation.

La main de Julian glissa dans les cheveux d'Elena, la maintenant contre lui avec une urgence qui disait tout ce que les mots n'avaient pu exprimer. Elena s'agrippa à ses épaules, ses doigts se crispant sur le tissu de sa chemise humide, cherchant à s'ancrer dans cette réalité nouvelle, violente et magnifique.

L'orage au-dehors pouvait bien noyer la ville, le vent pouvait bien hurler contre les gratte-ciel de verre ; ici, dans le silence électrisé du bureau, le mur du déni était tombé. Et sous les décombres, il ne restait plus que l'éclat brut d'une vérité qu'ils ne pourraient plus jamais ignorer.

Elena sentit une larme rouler sur sa joue, aussitôt capturée par le baiser de Julian. Elle ne savait pas si c'était une larme de tristesse pour la vie qu'elle quittait ou de terreur pour celle qui commençait.

Elle savait seulement que, pour la première fois depuis des années, elle n'avait plus froid.

Chapitre 5

L'Étincelle

L'air dans le bureau de Julian n'était plus de l'oxygène ; c'était un mélange de particules d'orage et de phéromones, un cocktail instable prêt à exploser à la moindre pression. Le baiser s'était interrompu, mais leurs fronts restaient scellés l'un contre l'autre, leurs souffles se mélangeant dans une cadence désordonnée.

Elena sentait la chaleur de Julian irradier à travers sa chemise encore humide. L'odeur de la pluie se mêlait à celle, plus sombre et boisée, de son parfum — un mélange de santal et de cuir qui semblait vouloir s'imprimer définitivement dans ses poumons.

— On ne peut pas rester ici, murmura Julian. Sa voix était un râle bas, une vibration qui descendit directement le long de la colonne vertébrale d'Elena.

Il ne parlait pas de l'orage, ni de l'heure tardive. Il parlait de la fragilité de cet instant. Dans ce bureau de verre, ils étaient exposés, vulnérables aux fantômes de la raison.

Vingt minutes plus tard, ils étaient dans le sanctuaire de Julian. Son appartement, situé aux derniers étages de la tour, n'était qu'un prolongement de lui-même : minimaliste, sombre, aux textures riches. Le cuir des canapés, le velours des rideaux, et cette vue vertigineuse sur la ville qui semblait s'agenouiller sous leurs pieds.

Julian versa deux doigts de whisky dans des verres en cristal. Le tintement des glaçons contre les parois fut le seul bruit dans le salon plongé dans une pénombre bleutée. Elena, enveloppée dans un plaid en cachemire qu'il lui avait jeté sur les

épaules, regardait la pluie s'écraser contre les baies vitrées.

Il s'approcha et lui tendit son verre. Ses doigts effleurèrent les siens. Une décharge. Encore.

— Tu trembles, observa-t-il d'un ton qui n'avait rien de clinique.

— C'est l'adrénaline. Ou la peur de ce que je viens de faire, répondit-elle avec une franchise qui la surprit elle-même.

Julian s'assit sur le rebord de la table basse, juste en face d'elle, brisant la barrière de l'espace personnel. Ses yeux sombres, d'habitude si impénétrables, brillaient d'une lueur qu'elle n'avait jamais vue. Une vulnérabilité sauvage.

— Elena, je n'ai jamais été quelqu'un de patient. Dans ce milieu, si tu attends, tu perds. Mais avec toi... j'ai l'impression d'avoir passé des mois à retenir mon souffle sous l'eau.

Elle posa son verre sur la table, ses mains étant trop instables.

— On est amis, Julian. C'était la règle. C'était le seul moyen pour moi de ne pas sombrer.

— Les règles sont faites pour ceux qui ont peur de vivre, répliqua-t-il en réduisant encore la distance. Il posa sa main sur le genou d'Elena, à travers le plaid. La pression était légère, mais le message était un incendie. Je ne veux plus être ton refuge, Elena. Je veux être ton orage.

Le style de Julian n'était jamais dans la demi-mesure. Il n'offrait pas de romantisme de pacotille ; il offrait une vérité brute, presque violente dans sa sincérité.

— Dis-moi quelque chose, Elena. Quelque chose que tu n'as jamais dit à personne. Un secret pour sceller ce qui vient de se passer.

Elena ferma les yeux. L'obscurité derrière ses paupières ramena des images qu'elle passait ses journées à fuir. Elle sentit le regard de Julian peser sur elle, l'invitant à se mettre à nu, non pas physiquement — pas encore — mais spirituellement.

— Parfois, murmura-t-elle, sa voix à peine plus haute qu'un souffle, je regarde mon fils dormir, et j'ai une peur panique. Pas qu'il lui arrive quelque chose... mais qu'il finisse par voir à quel point je suis vide. À quel point, depuis que son père est parti, je ne suis qu'une actrice qui joue le rôle de la "mère courageuse".

Elle ouvrit les yeux, s'attendant à voir du jugement ou de la pitié. Elle n'y trouva qu'une intensité dévorante.

— Tu n'es pas vide, Elena. Tu es une forteresse qui a été trop longtemps assiégée. Et ce soir, les portes ont cédé.

Julian se leva et la tira doucement par la main pour qu'elle se lève à son tour. Le plaid glissa sur le sol, les laissant face à face, dépouillés de tout artifice. La tension entre eux était presque visible, comme un arc électrique reliant deux pôles contraires.

Il passa ses mains dans le dos d'Elena, la ramenant contre lui. Elle pouvait sentir les muscles de ses bras, la dureté de son torse contre ses seins qui pointaient sous le tissu fin de son chemisier. Sa peau brûlait là où il la touchait. Chaque frôlement était une promesse de perte de contrôle.

Ses lèvres descendirent dans son cou, traçant une ligne de feu jusqu'à l'oreille d'Elena.

— Je te veux, Elena. Pas pour une nuit. Pas par ennui. Je te veux jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom.

Le désir monta en elle comme une marée noire, irrésistible, effaçant toute logique. Ses mains s'égarèrent sous la veste de Julian, cherchant la chaleur de sa peau. Elle voulait se perdre, s'oublier, laisser cette étincelle devenir un brasier qui réduirait en cendres ses années de solitude et de froid.

Mais alors qu'il commençait à déboutonner son chemisier avec une dextérité qui la faisait gémir, un flash blanc traversa l'esprit d'Elena.

Ce n'était pas l'éclair de l'orage.

C'était une image. Léo, son fils de sept ans, le visage barbouillé de chocolat, lui tendant un dessin d'école où ils étaient tous les deux, main dans la main, sous un soleil jaune criard.

Maman, tu seras toujours là ?

L'air s'engouffra brutalement dans les poumons d'Elena. La culpabilité, ce venin froid et visqueux, se répandit instantanément dans ses veines, éteignant l'incendie de la passion avec la violence d'un seau d'eau glacée.

Elle posa ses mains sur le torse de Julian, non plus pour le caresser, mais pour le repousser.

— Je... je ne peux pas, Julian.

Il s'arrêta net, son visage à quelques millimètres du sien. Ses yeux étaient sombres de désir contrarié, ses pupilles tellement dilatées qu'elles avalaient l'iris.

— Qu'est-ce qui se passe ? Sa voix était rauque, brisée par l'effort de se contenir.

— Léo, lâcha-t-elle, et le nom de son fils agit comme un exorcisme.

Elle recula d'un pas, ses mains tremblant de plus belle alors qu'elle refermait maladroitement son chemisier. Le silence qui s'installa n'était plus celui de l'intimité, mais celui d'un gouffre qui s'ouvrait.

— Si je fais ça... si on fait ça... je trahis le seul monde stable qu'il lui reste. Je ne suis pas juste Elena. Je suis son ancêtre, sa gardienne, son tout.

Julian resta immobile, les bras ballants, l'image même du prédateur frustré par une force qu'il ne pouvait ni combattre ni acheter.

— Et toi ? demanda-t-il avec une amertume soudaine. Qui est le gardien de ton bonheur, Elena ? Jusqu'à quand vas-tu t'immoler sur l'autel de la maternité parfaite ?

— Ce n'est pas une immolation, Julian. C'est un contrat de vie. Il a déjà perdu son père. S'il me perd dans une liaison... s'il sent que mon cœur est ailleurs, qu'il est partagé...

— Ton cœur est déjà ailleurs, Elena. Il est ici. Avec moi. Dans cette pièce.

Le coup de boutoir de Julian était précis. Cruel. Parce qu'il était vrai. Elle l'aimait. Ou peut-être était-ce plus dangereux encore : elle avait besoin de lui comme on a besoin de lumière après une vie de cécité.

— Je dois partir, dit-elle en ramassant son sac d'un geste saccadé.

— Elena, ne fuis pas. Pas après ce baiser. Pas après ce que tu m'as dit.

Elle était déjà à la porte. La tension électrique qui les liait plus tôt s'était transformée en un fil barbelé qui lui déchirait le cœur à chaque mouvement. Elle posa la main sur

la poignée, sentant le froid du métal.

Elle se retourna une dernière fois. Julian n'avait pas bougé. Il se tenait au milieu de son salon luxueux, une silhouette solitaire et puissante, dévastée par un refus qu'il n'avait pas vu venir.

— L'étincelle est là, Julian. On ne peut pas le nier. Mais si je la laisse brûler, elle détruira tout ce que j'ai construit pour lui. Et je ne peux pas être la femme qui choisit son propre plaisir au détriment de l'innocence de son fils.

— Ce n'est pas du plaisir, Elena. C'est de l'amour, bordel ! cria-t-il alors qu'elle franchissait le seuil.

Le mot resta suspendu dans le couloir désert, vibrant comme une note de piano trop forte. Elena ne répondit pas. Elle appuya sur le bouton de l'ascenseur, ses larmes brouillant enfin sa vue.

L'étincelle était là, en effet. Mais ce soir-là, Elena comprit que pour protéger son fils, elle allait devoir apprendre à vivre dans l'obscurité. Ou mourir d'envie de mettre le feu au monde entier.

Chapitre 6

L'Aveu Silencieux

CHAPITRE : L'AVEU SILENCIEUX

Le métal de l'ascenseur était froid contre son dos, mais la chaleur qui irradiait de ses propres tempes menaçait de faire fondre les circuits de la cabine. Elena fixa les chiffres qui défilaient, rouges, impitoyables. *5... 4... 3...* Chaque étage franchi était une seconde de gagnée sur sa raison, une barrière supplémentaire entre elle et le séisme qu'elle venait de déclencher.

Amour.

Le mot n'était pas seulement sorti de la bouche de Julian ; il l'avait frappée, physiquement, comme une décharge électrique qui continuait de faire vibrer ses nerfs.

Les portes s'ouvrirent sur le parking souterrain, un désert de béton aux néons blafards. Elle s'élança vers sa voiture, ses talons claquant sur le sol avec une urgence frénétique. Ses doigts tremblaient tellement qu'elle manqua de faire tomber ses clés. Elle déverrouilla le véhicule, s'engouffra à l'intérieur et verrouilla immédiatement les portières. Elle avait besoin de cette bulle de cuir et de silence. Elle avait besoin de ne plus être la « mère de Théo », la « veuve exemplaire », la femme qui gérait des portefeuilles de millions d'euros sans sourciller.

Elle s'effondra contre le volant, le front pressé contre le cuir froid. Elle sentait encore l'odeur de Julian sur son propre poignet — un mélange de santal boisé, de tabac froid et de cette note ambrée qui n'appartenait qu'à lui. Une odeur de prédateur

sophistiqué.

Soudain, un coup sec contre la vitre la fit sursauter.

Son cœur rata un battement, puis s'emballa, cognant contre ses côtes avec une violence presque douloureuse. Julian était là.

Il ne criait plus. Il ne suppliait pas. Il se tenait simplement contre la portière, une main appuyée sur le toit de la voiture, l'autre dans la poche de son pantalon de costume sur mesure. Il n'avait pas remis sa veste. Sa chemise blanche était déboutonnée au col, révélant la naissance d'une gorge nouée par la tension.

Elena ne bougea pas. Elle le regardait à travers la vitre teintée, espérant qu'il ne verrait pas les traces de larmes qui brûlaient ses joues. Elle voulait démarrer, partir en trombe, l'effacer de son champ de vision. Mais ses muscles refusaient d'obéir.

Julian fit un signe lent de la main. *Baisse la vitre.*

Elle secoua la tête, un refus muet et désespéré. S'il parlait encore, elle s'effondrerait. S'il prononçait son nom avec cette voix rauque qui semblait caresser sa peau, elle ouvrirait la porte et se jetterait dans ses bras, ruinant des années de sacrifices en un seul baiser.

Julian ne s'en alla pas. Au contraire, il s'approcha davantage, collant presque son visage au verre. Et là, dans le demi-jour du parking, le changement s'opéra.

Ce n'était plus le regard du petit garçon qu'elle avait vu grandir, celui à qui elle pensait les genoux écorchés il y a une éternité. Ce n'était plus l'adolescent rebelle qu'elle avait tenté de guider après la mort de son père. Les ombres sous ses arcades sourcilières étaient plus denses, plus dures. Ses yeux, d'un bleu d'orage, ne demandaient plus la permission. Ils exigeaient.

Sans un mot, Julian posa sa paume à plat sur la vitre, juste à la hauteur du visage d'Elena. C'était un geste d'une possession tranquille. Par la seule force de sa présence, il annulait la barrière du verre.

Il commença à bouger ses doigts, lentement, traçant les contours de son visage à travers la vitre. C'était une caresse fantôme, un aveu silencieux. Elena sentit un frisson lui parcourir l'échine, un courant électrique qui partit de son ventre pour irradier jusqu'à la pointe de ses seins. La sensation de transgression était là, oppressante, délicieuse. Elle voyait les articulations de sa main, larges, puissantes. Une main d'homme capable de briser, mais aussi de soutenir.

Il s'appuya plus lourdement contre la carrosserie, son corps imposant masquant la lumière du néon. Il la plongeait dans son ombre.

Elena finit par craquer. Elle pressa le bouton. La vitre descendit dans un sifflement feutré, laissant entrer l'air frais du parking et l'aura magnétique de Julian.

Il ne dit rien. Il resta là, le bras accoudé à la portière, surplombant Elena. L'odeur de sa peau l'envahit instantanément, plus forte, plus intime. Elle leva les yeux vers lui, cherchant une trace de l'enfant qu'elle avait connu. Elle ne trouva qu'un homme dont le désir était une arme chargée.

Julian tendit la main. Il ne la toucha pas tout de suite. Il laissa ses doigts flotter à quelques millimètres de sa joue, testant sa résistance. Elena retint son souffle, les lèvres entrouvertes. Elle aurait dû reculer. Elle aurait dû démarrer. Au lieu de cela, elle ferma les yeux, basculant imperceptiblement la tête vers sa paume.

Le contact fut une déflagration.

Son pouce glissa sur sa pommette, essuyant une larme avec une douceur qui jurait

avec la tension de sa mâchoire contractée. Sa peau était chaude, un peu rugueuse, masculine. Ce n'était pas le geste d'un fils spirituel ou d'un ami de la famille. C'était le geste d'un amant qui revendiquait son territoire.

Julian fit glisser sa main vers l'arrière de sa nuque, ses doigts s'immisçant dans ses cheveux sombres avec une autorité tranquille. Il l'obligea doucement à lever le visage vers lui. Leurs souffles se mélangèrent.

— Regarde-moi, Elena, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un craquement dans le silence du béton.

Elle ouvrit les yeux. Il était si proche qu'elle pouvait voir les éclats d'or dans ses pupilles dilatées.

— Tu cherches encore le gamin, n'est-ce pas ?

Il ne posait pas une question, il énonçait une vérité. Il prit sa main à elle, celle qui crispait le volant, et la força à se desserrer. Il guida ses doigts vers son propre torse. Sous la chemise fine, Elena sentit les muscles saillants de ses pectoraux, la solidité d'une carrure forgée par les années et l'ambition. Mais surtout, elle sentit son cœur. Un battement lourd, rapide, erratique. Un rythme qui répondait au sien.

Il fit glisser la main d'Elena plus bas, là où la ceinture de son pantalon marquait sa taille, là où la chaleur de son corps était la plus brûlante. Elle tenta de retirer sa main, effrayée par l'audace de ce qu'elle touchait, par la réalité brute de son désir à lui. Il resserra sa prise, l'empêchant de fuir.

— Est-ce que ce sont les mains d'un enfant, Elena ? Est-ce que c'est le cœur d'un fils qui bat comme ça quand tu es près de lui ?

L'effroi la submergea. L'effroi de l'interdit, du scandale, de la trahison envers la

mémoire d'un mari et l'avenir d'un fils. Mais sous cet effroi, comme une nappe de pétrole attendant l'étincelle, il y avait cette exaltation terrifiante. Elle se sentait vue. Pas comme une fonction, pas comme une mère, mais comme une femme. Une femme capable de mettre un homme tel que lui à genoux.

Julian se pencha, son visage à quelques millimètres du sien. Ses yeux descendirent sur ses lèvres, s'y attardèrent avec une faim qui la fit frémir. Il n'embrassait pas. Il attendait qu'elle rompe. Il voulait qu'elle admette que le déséquilibre n'était plus là où elle le pensait. Ce n'était plus lui qui était vulnérable. C'était elle.

— Tu as peur, dit-il dans un souffle contre sa bouche. Mais ce n'est pas de moi que tu as peur. C'est de ce que tu ressens quand je te regarde.

Il relâcha brusquement sa main, mais resta penché sur elle, ses mains de chaque côté du cadre de la portière, l'emprisonnant dans un cocon de tension érotique.

— Va-t'en, Elena. Rentre chez toi. Joue ton rôle. Mais demain, quand tu te réveilleras, quand tu sentiras le vide dans ton lit, souviens-toi de ce que tu as senti ici.

Il se redressa d'un coup, regagnant sa stature de géant de glace. Le masque de l'homme d'affaires impitoyable était revenu, mais ses yeux brillaient encore d'un feu sauvage.

Elena ne répondit pas. Elle ne pouvait pas. Sa gorge était sèche, ses mots évaporés. Elle remonta la vitre, le mouvement mécanique lui rendant un semblant de contenance. Elle enclencha la marche arrière, ses mains tremblant toujours sur le cuir du volant.

Alors qu'elle s'éloignait, elle le vit dans le rétroviseur. Il n'avait pas bougé d'un pouce. Il se tenait au milieu du parking désert, une colonne de puissance et de certitude.

Elle sortit dans la nuit urbaine, les lumières de la ville défilant comme des comètes floues. Julian avait raison. Le silence qu'il avait imposé était bien plus assourdissant que son cri de tout à l'heure. Il venait de tuer l'enfant qu'il avait été à ses yeux. Et en faisant cela, il venait de lui enlever son ultime protection.

Elle était seule, désormais, face à un homme qui ne comptait pas la laisser vivre dans l'obscurité. Elle sentait le feu au creux de ses reins, une brûlure sourde qui lui rappelait que, malgré tous ses principes, elle n'avait jamais eu autant envie de voir le monde entier s'embraser.

Chapitre 7

Le Premier Baiser

L'appartement était trop vaste pour une seule personne, ou peut-être était-ce Elena qui s'était brusquement rétractée, comme une plaie vive sous le sel. Elle n'avait pas allumé les lumières. Elle errait dans l'obscurité de son salon, le pas feutré sur le parquet de chêne, hantée par l'image de Julian sur ce parking. Il était resté là, debout, défiant l'absence, défiant le vide qu'elle avait tenté de creuser entre eux.

Dehors, l'orage finit par éclater. Ce n'était pas une pluie salvatrice, mais une averse lourde, grasse, qui s'écrasait contre les hautes fenêtres de l'immeuble haussmannien.

Elle se posta contre la vitre froide. Son reflet lui renvoyait l'image d'une femme qu'elle ne reconnaissait plus. Les cheveux défaits, le regard fiévreux, et cette main qui tremblait encore lorsqu'elle la porta à sa gorge. Elle sentait le battement de son pouls contre ses doigts, un rythme irrégulier, sauvage. **Battements interdits.** Le titre de sa vie actuelle, une symphonie de dissonances qu'elle ne parvenait plus à diriger.

Soudain, l'interphone grésilla. Le son déchira le silence comme une décharge électrique.

Elle ne bougea pas. Elle savait. Le monde aurait pu s'effondrer, elle aurait su que c'était lui. Julian n'était pas du genre à attendre le lendemain pour achever ce qu'il avait commencé.

Elle décrocha, la voix étranglée.

— Julian, va-t'en.

— Ouvre, Elena.

— Il est deux heures du matin.

— Je m'en fous de l'heure. Je m'en fous du monde entier. Ouvre cette porte, ou je la démonte.

Sa voix était basse, chargée d'une humidité qui n'avait rien à voir avec l'orage. Une promesse de tempête bien plus dévastatrice. Elle appuya sur le bouton, le doigt lourd, comme si elle pressait la détente d'une arme braquée sur son propre avenir.

Elle ouvrit la porte de l'appartement avant même qu'il n'atteigne le palier. Elle l'attendit dans l'ombre du couloir d'entrée, là où la lumière de la cage d'escalier ne pénétrait pas.

Quand il apparut, il était trempé. Sa chemise blanche, devenue translucide sous l'eau, collait à ses épaules, révélant la puissance de son torse. Ses cheveux sombres étaient plaqués en mèches rebelles sur son front. Il dégageait une odeur de pluie, d'asphalte mouillé et ce parfum de cuir et de santal qui lui était propre. Une odeur de prédateur et de refuge.

Il entra sans y être invité, repoussant la porte derrière lui. Le clic de la serrure résonna comme un couperet.

— Qu'est-ce que tu veux ? murmura-t-elle, reculant d'un pas alors qu'il avançait.

— Que tu arrêtes de mentir, répondit-il. Ses yeux étaient deux puits de pétrole en feu dans l'obscurité. Tu as fui parce que tu as eu peur. Pas de moi. De ce que tu as ressenti quand je t'ai regardée.

— Je suis ton aînée, Julian. Je suis...

— Ne dis pas ce mot, cracha-t-il. Ne dis pas "ton amie", ou "ta protectrice". C'est une insulte à ce qui se passe ici.

Il fit un pas de plus. Elle sentit la chaleur émaner de son corps mouillé, un contraste saisissant avec la fraîcheur de la pièce. Il la coinça contre le mur du couloir, entre un

tableau abstrait qu'elle n'avait jamais aimé et le vide de ses propres principes.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elle leva les yeux. La tension entre eux était une corde raide, vibrante, prête à rompre. Elle voyait la goutte d'eau qui perla de sa tempe pour rouler le long de sa mâchoire carrée. Elle avait envie de la recueillir du bout des lèvres. Cette pensée l'effraya plus que tout le reste.

— Tu es un gamin, tenta-t-elle une dernière fois, mais sa voix trahit son manque de conviction. Elle monta dans les aigus, brisée.

— Regarde mes mains, Elena. Est-ce que ce sont des mains d'enfant ?

Il posa sa paume contre le mur, juste à côté de son visage. Ses doigts étaient longs, larges, marqués par une maturité qu'elle avait refusé de voir. L'autre main vint se poser sur la hanche de la jeune femme, brûlante à travers le tissu fin de sa robe de soie.

— Je ne suis plus celui que tu as connu. Le petit Julian est mort dans ce parking. Celui qui est devant toi sait exactement ce qu'il veut. Et il sait que tu le veux aussi.

— C'est une erreur... un désastre...

— Alors laisse-moi nous détruire.

Le silence qui suivit fut plus dense que l'obscurité. Elena sentait le souffle de Julian sur ses lèvres, une caresse invisible qui la faisait frissonner. Il ne l'embrassait pas encore. Il attendait. Il lui laissait l'ultime seconde pour le repousser, pour crier, pour rétablir les barrières de leur ancienne vie.

Mais Elena était à bout de souffle, à bout de mensonges. Elle ferma les yeux, et dans ce geste d'abandon, elle sentit la dernière digue céder.

Elle avança le visage.

Le choc fut brutal. Ce n'était pas un baiser de film, doux et chorégraphié. C'était une collision. Une urgence vitale, comme deux naufragés se jetant sur la dernière bouffée d'oxygène.

Ses lèvres à lui étaient fraîches à cause de la pluie, mais sa langue était un incendie. Il l'embrassa avec une faim primitive, une revendication de territoire qui balaya des années de retenue. Elena laissa échapper un gémissement étouffé, ses mains trouvant enfin leur chemin dans les cheveux mouillés de Julian. Elle le tira contre elle, cherchant à réduire l'espace, à fusionner leurs peaux, à effacer la honte par l'excès.

Il la souleva brusquement, ses jambes s'enroulant autour de sa taille par réflexe. Il l'écrasa contre le mur, ses mains s'égarant sous la soie de sa robe, cherchant la chaleur de ses cuisses. Le contact du froid du mur contre son dos et de la fournaise de Julian contre son ventre créa un court-circuit dans son cerveau.

— Elena... murmura-t-il entre deux baisers dévorants.

Il goûtait l'amertume de ses larmes et le sucre de son désir. Il y avait dans ce baiser une saveur de fin du monde. C'était le goût de l'innocence qu'on égorge, le parfum des secrets qu'on enterre sous les draps.

Elle l'embrassa en retour avec une agressivité qu'elle ne se connaissait pas, mordant sa lèvre inférieure, cherchant à marquer cet homme qui venait de la mettre à nu. Elle voulait qu'il sente sa douleur, son conflit, et cette addiction naissante qui, elle le savait déjà, allait la consumer.

Ils glissèrent le long du mur pour finir au sol, sur le tapis épais du couloir, sans jamais rompre le contact de leurs bouches. La pluie continuait de marteler les vitres, un écho lointain à la tempête qui ravageait l'appartement.

Julian se redressa légèrement, son visage à quelques centimètres du sien. Ses yeux brillaient d'une lueur prédatrice, mais aussi d'une vulnérabilité qu'il n'accordait qu'à elle.

— C'est fini, Elena, dit-il d'une voix rauque. On ne peut plus revenir en arrière. À partir de maintenant, on mentira à tout le monde. Sauf à nous-mêmes.

Elle passa ses doigts sur ses lèvres rougies, gonflées par l'assaut. Elle regarda ce garçon devenu homme, ce péché devenu nécessité. Elle savait que ce baiser était le premier chapitre d'une tragédie ou d'une renaissance, mais elle s'en moquait. Pour la première fois de sa vie, elle ne cherchait pas la lumière.

— Embrasse-moi encore, répondit-elle simplement.

Il obéit. Et dans l'ombre du couloir, alors que le tonnerre grondait au-dessus de la ville endormie, ils scellèrent leur pacte de sang et de soie. Le secret était né, plus vivant et plus dangereux que n'importe quelle vérité. L'innocence était une peau morte qu'ils venaient de muer sur le parquet froid.

Le feu était là, au creux de leurs reins, et Elena ne craignait plus de voir le monde s'embraser. Tant qu'ils brûlaient ensemble.

Chapitre 8

Le Vertige du Secret

CHAPITRE : Le Vertige du Secret

L'air avait changé de consistance. Il n'était plus cet oxygène incolore et neutre qu'Elena respirait par habitude depuis des années. Désormais, chaque inspiration lui semblait chargée de particules électriques, d'un parfum de pluie lourde et de tabac froid, l'odeur de lui.

Elle se tenait devant le miroir de la salle de bain, la buée s'effaçant lentement pour révéler une femme qu'elle reconnaissait à peine. Ses lèvres étaient encore un peu trop rouges, le sillage d'une morsure invisible marquait la naissance de sa clavicule. Elle passa ses doigts sur sa peau, cherchant à retrouver la brûlure de ses mains à lui. C'était cela, le vertige : cette sensation de basculer dans le vide tout en espérant que la chute ne s'arrête jamais.

— Maman ? Tu viens ? Le chocolat va être froid !

La voix de Léo percuta la porte, claire, innocente, tranchante comme un rasoir. Elena tressaillit. Elle rabattit précipitamment le col de son pull en cachemire, un rempart de laine contre l'indécence de ses souvenirs.

— J'arrive, mon chéri. Une minute.

Elle s'appuya contre le marbre froid du lavabo. Le pacte était scellé. Elle s'était vendue au diable pour un peu de feu, et le diable s'appelait Julian.

Les jours suivants furent une chorégraphie de l'ombre. Ils avaient instauré des codes, une langue des signes que personne d'autre ne pouvait déchiffrer. Un regard trop long dans un couloir, un effleurement de doigts en se passant un dossier, le silence qui s'étirait, trop dense, lorsqu'ils se retrouvaient seuls dans une pièce.

C'était l'euphorie de la contrebande. Chaque seconde volée avait le goût d'un fruit interdit, sucré jusqu'à l'écoeurement, addictif jusqu'à la folie.

Un après-midi, alors que la ville se noyait sous une averse de novembre, il l'avait entraînée dans l'arrière-boutique d'un café désert. L'odeur du grain torréfié et de la poussière les enveloppait.

— On est en retard, avait-elle soufflé, alors qu'il la pressait contre un rayonnage de sacs de jute. Quelqu'un va remarquer mon absence.

Julian plongea son visage dans le creux de son cou, inhalant son parfum comme s'il cherchait à s'en injecter une dose mortelle. Ses mains, larges et impatientes, s'égarèrent sous son manteau.

— Laisse-les remarquer, murmura-t-il contre sa peau, sa voix vibrant jusque dans les os d'Elena. On est déjà morts au monde, Elena. On n'existe que dans cette pièce.

Elle renversa la tête en arrière, les yeux clos.

— Tu es arrogant.

— Et tu es accro.

Il releva le menton d'Elena pour ancrer son regard dans le sien. Ses yeux à lui étaient

des gouffres d'obsidienne, dépourvus de la moindre trace de remords. Il n'y avait que cette faim, brute et moderne, qui ne s'embarrassait pas de morale.

— Dis-le, exigea-t-il.

— Quoi ?

— Dis que tu n'as jamais rien ressenti de tel. Que ton existence propre te semble être un mensonge à côté de ce qu'on fait ici.

Elena sentit son cœur cogner contre ses côtes, un oiseau affolé dans une cage trop étroite.

— Ce n'est pas de la vie, Julian. C'est de la combustion spontanée.

Il sourit, un sourire de prédateur qui sait qu'il a déjà gagné, et l'embrassa. C'était un baiser qui ne demandait pas la permission, un baiser qui exigeait tout. Elena s'y abandonna, perdant la notion du temps, de l'espace, et de son propre nom. À cet instant précis, elle se moquait de l'incendie qu'elle allumait. Elle voulait juste que la flamme soit plus haute.

Mais le retour à la réalité était une décompression brutale, une remontée trop rapide des profondeurs qui menaçait de lui faire exploser les poumons.

Le soir même, Elena était assise sur le tapis du salon, entourée de briques de Lego. Léo, son fils de sept ans, construisait une tour chancelante avec une concentration féroce. La lumière de la lampe d'appoint jetait des reflets dorés sur ses boucles blondes, les mêmes boucles que celles de son père, l'homme qu'Elena n'aimait plus, ou plus ainsi.

— Regarde, maman ! J'ai fait la plus haute tour du monde !

Léo éclata d'un rire pur, cristallin, un son qui aurait dû être une musique. Pour Elena, ce fut un coup de poignard. Chaque éclat de rire de son fils était une accusation. Comment pouvait-elle porter la trace de la bouche de Julian sur sa peau tout en embrassant le front de cet enfant ? Comment pouvait-elle habiter cette maison, ce sanctuaire de normalité, alors qu'elle était devenue une étrangère, une espionne dans sa propre vie ?

— Elle est magnifique, mon ange, dit-elle, sa voix se brisant légèrement.

Léo se jeta dans ses bras pour lui faire un câlin. L'odeur de l'enfant — un mélange de savon doux et de biscuits — heurta de plein fouet l'odeur de Julian qui imprégnait encore ses cheveux. La dissonance était insupportable. Elle se sentit soudain sale, déformée, comme si son secret l'avait physiquement altérée.

— Pourquoi tu trembles ? demanda Léo en levant des yeux inquiets vers elle.

Elena se força à sourire, un masque de cire qui menaçait de fondre.

— J'ai juste un peu froid. Ce n'est rien.

Elle le serra trop fort, comme si elle pouvait, par la seule force de ses bras, empêcher son monde de se scinder en deux. Mais la faille était là, sous ses pieds, profonde et béante.

La nuit, le vertige s'accroissait. Allongée aux côtés de son mari dont la respiration régulière marquait le décompte d'une vie qu'elle était en train de trahir, elle fixait le

plafond.

Son téléphone vibra sur la table de nuit. Un message. Elle n'avait pas besoin de regarder pour savoir de qui il s'agissait. Elle se glissa hors du lit, s'enferma dans le dressing et déverrouilla l'écran.

« Je sens encore ton goût. Je ne peux pas dormir. Dis-moi que tu ne dors pas non plus. »

Le texte brûlait ses rétines. Julian ne jouait pas selon les règles. Il ne lui laissait aucun répit, aucune zone de confort. Il la maintenait dans cet état d'alerte permanent, cette tension érotique et nerveuse qui la consumait à petit feu.

Elle tapa d'une main tremblante :

« Tu es dangereux. »

La réponse fut instantanée :

« Je suis la seule chose qui te fasse sentir vivante. Demain. 10h. Là où on sait. »

Elena ferma les yeux, le front appuyé contre ses robes sagement alignées. Elle était une funambule marchant sur un fil de rasoir au-dessus d'un gouffre de honte. Mais en bas, dans le noir, il y avait Julian. Et pour le retrouver, elle était prête à tomber.

Le lendemain, le cycle recommençait. La douche froide, le café avalé en évitant le regard de son mari, le baiser sur la joue de Léo qui lui laissait un goût de cendre dans la bouche. Puis, la sortie de la maison, le moment où elle passait le seuil et où l'air changeait à nouveau.

Elle monta dans sa voiture, les mains agrippées au volant. Son cœur battait un rythme irrégulier, une symphonie interdite. Elle regarda son reflet dans le rétroviseur. Ses yeux brillaient d'une lueur malsaine, une vitalité terrifiante qu'elle n'avait jamais

connue.

Elle était au bord du précipice, le vertige l'enveloppait comme une caresse. Elle savait que la chute serait fatale, que le secret finirait par tout dévorer — son mariage, sa réputation, peut-être même son lien avec son fils. Mais alors qu'elle passait la première et s'élançait vers son rendez-vous, elle ne ressentait qu'une chose.

Une impatience dévastatrice.

Tant que le monde brûlait, elle voulait être au cœur du brasier. Car au centre du feu, il n'y avait plus de passé, plus de futur, plus de fils au rire de poignard. Il n'y avait que lui. Et cette sensation vertigineuse d'être, enfin, absolument entière, même si ce n'était que dans le mensonge.

Le secret était un venin, et Elena s'était découvert une soif insatiable. Elle tourna au coin de la rue, laissant derrière elle la lumière pour s'enfoncer, une fois de plus, dans l'ombre délicieuse de leur pacte.

Chapitre 9

L'Étau se Resserre

L'odeur. C'était toujours par là que le doute s'infiltrait, comme une humidité insidieuse dans les fondations d'une maison saine. Elena franchit le seuil de l'appartement, ses talons claquant sur le parquet avec une assurance feinte, mais ses narines étaient en alerte, saturées par le mélange de tabac froid, de cuir et de ce parfum boisé — *son* parfum — qui s'accrochait à ses cheveux comme une confession.

La lumière de la cuisine était allumée. Une tache crue, chirurgicale, dans la pénombre du couloir.

— Tu rentres tard.

La voix de Léo n'était pas celle d'un adolescent boudeur. C'était une lame plate, posée sur la gorge du silence. Il était assis sur l'îlot central, un verre de lait à la main, son téléphone brillant sur ses genoux. Ses yeux, identiques à ceux d'Elena mais dépourvus de ce voile de culpabilité qui assombrissait les siens, la scrutaient avec une lucidité effrayante.

— Le dossier de la galerie a pris plus de temps que prévu, mentit-elle, son sac glissant de son épaule avec un bruit sourd. Tu devrais dormir, Léo. Tu as entraîné demain.

Elle s'approcha pour lui embrasser le front, un réflexe maternel, une monnaie d'échange pour acheter son silence. Mais alors qu'elle s'inclinait, il se recula imperceptiblement. Un millimètre. Un gouffre.

— Tu sens le vent, maman, dit-il, ses sourcils se fronçant légèrement. Et quelque chose d'autre. Comme si tu avais passé la soirée dans un garage. Ou un incendie.

Elena sentit son cœur rater une pulsation. Un battement interdit, sourd, qui résonna jusque dans ses tempes. Elle rit, un son sec qui sonna faux même à ses propres oreilles.

— J'ai dû traverser la zone industrielle pour éviter les bouchons. L'air est lourd ce soir.

Léo ne répondit pas. Il fixa le sac à main d'Elena, où le voyant lumineux de son smartphone clignotait frénétiquement à travers le cuir fin. *Vibreur. Un, deux, trois.* Julian. C'était forcément lui. Il n'avait aucune limite, aucune notion du danger. Pour lui, le risque était l'épice du désir ; pour elle, c'était le poison qui commençait à paralyser ses membres.

— Ton téléphone a l'air nerveux, remarqua Léo, son regard revenant sur elle. Plus que toi.

— Juste des notifications de groupes, balaya-t-elle en saisissant son sac pour étouffer l'appareil contre elle. Va te coucher, chéri.

Elle s'échappa vers sa chambre, le souffle court. Derrière elle, elle sentait le regard de son fils peser sur ses épaules, un poids physique, une caméra thermique enregistrant chaque faille de sa posture.

Une fois la porte verrouillée, l'obscurité ne lui apporta aucun réconfort. La chambre conjugale, avec ses draps en lin impeccables et l'odeur de lavande de la lessive de Marc, lui semblait être une cellule. Elle sortit son téléphone. L'écran brûla ses rétines.

Julian (23:14) : Je sens encore le goût du sel sur ta peau. Dis-moi que tu ne dors pas.

Julian (23:16) : Rappelle-toi : le feu ne s'éteint que si on cesse de respirer.

Elle tapa une réponse, les doigts tremblants : *Arrête. Mon fils suspecte quelque chose. On doit ralentir.*

La réponse fut instantanée : *Le danger te rend magnifique, Elena. Ne sois pas une proie. Sois l'incendie.*

Elle balança le téléphone sur le lit comme s'il venait de la mordre. L'étau. C'était exactement cela. D'un côté, la passion dévorante de Julian qui exigeait tout d'elle, jusqu'à sa raison ; de l'autre, la clairvoyance de Léo qui agissait comme un acide, rongant le vernis de sa vie parfaite. Et au milieu, Marc, son mari, dont l'absence ce soir-là pour un voyage d'affaires n'était qu'un sursis déguisé en liberté.

Le lendemain matin, la paranoïa monta d'un cran. Chaque bruit devint une menace. Le sifflement de la bouilloire, le grincement de l'ascenseur, le frôlement d'une manche contre un mur. Elena se surprit à observer Léo pendant le petit-déjeuner. Il ne disait rien, mais il agissait différemment. Il ne regardait plus son téléphone. Il *l'observait*.

— Pourquoi tu ne manges pas ton toast ? demanda-t-il soudain.

— Je n'ai pas très faim.

— Tu as des cernes. On dirait que tu as passé la nuit à courir un marathon. Ou à fuir quelque chose.

Il posa son couteau avec une précision chirurgicale. Le bruit du métal contre la porcelaine fit tressaillir Elena.

— Léo, qu'est-ce qui te prend ? Tu es d'une humeur... particulière.

— C'est juste que le décor change, maman. Les fleurs dans le vase sont mortes depuis trois jours, tu oublies tes clés sur la porte, et hier, j'ai trouvé une boîte d'allumettes d'un bar au centre-ville dans ta veste. Tu ne fumes pas. Et tu détestes le centre-ville.

Le sang reflua du visage d'Elena. Elle sentit ses mains devenir moites sous la table. L'adolescence de Léo n'était pas faite de rébellion, mais d'une observation clinique. Il était le fils d'une conservatrice d'art et d'un ingénieur ; il savait analyser les anomalies dans un système.

— C'était pour une cliente, articula-t-elle, sa voix manquant de substance. On a pris un verre pour discuter d'un vernissage.

— À 22 heures ? Dans un bar qui ne sert que du whisky et où on n'entend pas sa propre voix ?

Il se leva, attrapa son sac de sport. Avant de sortir, il s'arrêta dans l'encadrement de la porte, sa silhouette découpée par la lumière du matin.

— Papa rentre ce soir, non ? Tu devrais peut-être te remettre du vernis sur les ongles, maman. Celui-là est écaillé. On dirait que tu as essayé de griffer un mur.

Il partit sans attendre de réponse. Elena resta immobile, fixant ses mains. Léo avait raison. Son vernis rouge était abîmé, un vestige des doigts de Julian s'entrelaçant violemment aux siens quelques heures plus tôt.

Le stress devint une présence physique, une pression dans sa poitrine qui l'empêchait de respirer normalement. Elle se rendit à la galerie, mais les œuvres d'art lui semblaient grotesques, des mensonges figés dans la peinture. Chaque fois que son

téléphone vibrait, elle sursautait, une sueur froide perlant à la racine de ses cheveux.

Elle commença à voir Julian partout. Dans le reflet d'une vitrine, dans la silhouette d'un homme traversant la rue, dans l'ombre d'un arbre. La romance, autrefois une évasion, s'était transformée en une cellule de haute sécurité. L'excitation du secret s'était muée en une paranoïa suffocante. Elle vérifiait trois fois si elle avait bien effacé ses messages. Elle changea le code de son téléphone, puis le changea à nouveau dix minutes plus tard, oubliant presque le nouveau.

À 17 heures, Marc envoya un SMS : *Atterrissage imminent. Hâte de te retrouver. Je t'aime.*

Le "Je t'aime" tomba sur elle comme une condamnation. Elle se rendit aux toilettes de la galerie et s'aspergea le visage d'eau glacée. Elle se regarda dans le miroir. Qui était cette femme aux yeux fiévreux, à la lèvre inférieure mordue jusqu'au sang ? Elle ne se reconnaissait plus. Elle était devenue une étrangère dans sa propre peau, une fugitive dans sa propre vie.

Elle sortit de la galerie, pressée de rentrer avant Marc, pour effacer les dernières traces de son désordre intérieur. Mais alors qu'elle déverrouillait sa voiture, une main se posa sur sa portière.

Elle étouffa un cri. C'était Julian.

Il ne portait pas de costume, juste un t-shirt noir et ce sourire insolent qui, d'ordinaire, la faisait fondre. Aujourd'hui, il lui fit l'effet d'une menace de mort.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Marc rentre ! Léo suspecte tout ! Tu ne peux pas venir ici !

— Tu trembles, Elena, murmura-t-il en s'approchant, ignorant ses protestations. C'est

ça que j'aime. Cette vibration. On dirait une corde de violon prête à rompre.

Il passa un doigt sur sa joue, un geste d'une tendresse révoltante. Elle recula, se cognant contre la carrosserie.

— Julian, c'est fini. Enfin, pas fini, mais on doit... on doit s'arrêter. L'étau se resserre. Je vais tout perdre.

Il rit, un son bas, velouté.

— On ne possède que ce qu'on est prêt à brûler. Ton fils est intelligent, il apprendra. Ton mari est une habitude, il oubliera. Mais toi et moi...

— Maman ?

La voix venait de l'autre côté de la rue. Elena tourna la tête, le cœur au bord de l'explosion. Léo était là, sur le trottoir d'en face, son sac de sport à l'épaule. Il ne bougeait pas. Il ne criait pas. Il les regardait, Julian et elle. Julian, dont la main était encore suspendue dans l'air, à quelques centimètres du visage d'Elena.

L'espace d'une seconde, le monde s'arrêta de tourner. Le bruit de la circulation disparut. Il n'y avait plus que ce trio tragique : la mère infidèle, l'amant prédateur et le fils juge.

Léo sortit son téléphone. Il ne prit pas de photo. Il fixa simplement l'écran, puis releva les yeux vers sa mère. Un regard vide, froid, d'une maturité dévastatrice. Puis, sans un mot, il tourna les talons et s'enfonça dans la foule des passants.

— Léo ! cria Elena, mais sa voix s'étrangling dans sa gorge.

Julian posa une main sur son épaule pour la retenir.

— Laisse-le, Elena. C'est le moment où tout devient vrai.

Elle se dégagea violemment, ses yeux lançant des éclairs de haine pure.

— Va-t'en, Julian. Va-t'en en enfer.

Elle grimpa dans sa voiture, les mains si tremblantes qu'elle mit trois tentatives pour insérer la clé. Elle démarra en trombe, le moteur hurlant. En regardant dans le rétroviseur, elle vit Julian, immobile au milieu du parking, un sourire énigmatique aux lèvres, comme un architecte admirant l'effondrement de son propre chef-d'œuvre.

Elle roulait vers chez elle, les larmes brouillant sa vue, le cœur battant à un rythme qu'elle ne contrôlait plus. Elle pensait à Marc qui l'attendait. Elle pensait à Léo qui savait. Le secret n'était plus un venin qu'elle buvait avec délice. C'était une bombe qui venait d'exploser, et elle était seule au milieu des décombres, cherchant désespérément de l'air alors que la fumée l'asphyxiait.

L'étau s'était refermé. Et cette fois, il n'y avait plus d'ombre pour se cacher. Seulement la lumière crue de la vérité qui s'apprêtait à tout réduire en cendres.

Chapitre 10

Le Poids du Jugement

Le moteur vrombissait encore dans ses oreilles alors qu'Elena se garait, non pas chez elle, mais sur le parking d'une épicerie fine de nuit, un de ces endroits aseptisés où la lumière crue des néons promettait une normalité qu'elle n'avait plus. Ses mains, crispées sur le cuir du volant, étaient moites. L'odeur de Julian — un mélange de tabac froid, de cuir et de cette fragrance ambrée qui lui montait à la gorge comme un poison — imprégnait encore l'habitacle.

Elle fixa son reflet dans le rétroviseur. Ses yeux étaient rougis, son mascara légèrement bavé au coin externe, lui donnant l'air d'une femme qui venait de survivre à un naufrage. Elle était une naufragée.

Le poids du secret. Ce n'était pas une image littéraire. C'était une pression physique, une barre de fer en travers de sa poitrine qui l'empêchait de prendre une inspiration complète.

Elle descendit de voiture, ajustant nerveusement son trench-coat, comme pour dissimuler les traces invisibles des mains de Julian sur son corps. Elle avait besoin d'eau. De glace. De n'importe quoi pour éteindre l'incendie sous sa peau.

En poussant la porte vitrée, le tintement de la clochette lui fit l'effet d'un coup de feu. Le magasin était presque désert, baigné dans une odeur de café torréfié et de produits de luxe. Elle se dirigea vers le rayon des eaux minérales, les talons claquant sur le marbre avec une régularité de métronome.

— Elena ? Elena Desanges ?

La voix tomba sur ses épaules comme une chape de plomb. Elle se figea, une bouteille de verre givré à la main. Elle reconnut ce ton : un mélange d'élégance feinte et de curiosité carnassière. Elle se retourna lentement.

C'était les Valran. Sophie et Antoine. Des amis de Marc, des piliers de leur cercle social, le genre de personnes qui mesuraient la valeur d'un individu à l'ancienneté de son nom et à la discrétion de ses scandales. Sophie, impeccable dans un ensemble en cachemire gris, haussa un sourcil parfaitement épilé.

— C'est bien toi, murmura Sophie, ses yeux scannant Elena avec la précision d'un scanner médical. Tu as une mine... singulière. On dirait que tu as vu un fantôme. Ou que tu en fuis un.

— Sophie. Antoine. Quelle surprise, répondit Elena, sa voix n'étant qu'un souffle maîtrisé. Une longue journée de travail, rien de plus.

— À cette heure-ci ? Marc nous a dit que tu étais censée être à cette conférence sur l'urbanisme, intervint Antoine, son regard s'attardant un peu trop longtemps sur le cou d'Elena, là où une rougeur suspecte commençait à poindre.

L'étau se resserra. La sueur perla dans son dos. Elle se sentait nue sous leur jugement. Pour eux, elle était la femme de Marc Desanges, l'épouse modèle, la galeriste de renom. Elle n'était pas censée avoir les cheveux défaits et ce regard de bête traquée à onze heures du soir dans une épicerie de quartier.

C'est à cet instant que la porte s'ouvrit à nouveau.

Un souffle d'air frais, l'odeur de la pluie sur le bitume, et ce pas, ce pas lourd et assuré qu'elle reconnaîtrait entre mille. Le sang d'Elena se glaça. Julian entra, ses bottes de cuir grinçant sur le sol. Il n'avait pas l'air d'un homme qui venait de subir

une scène de rupture violente. Il avait l'air d'un prédateur qui suivait une piste.

Il s'arrêta à un mètre d'Elena, ignorant superbement les Valran. Son regard brûlant se planta dans le sien, une provocation silencieuse.

— Tu as oublié ton écharpe dans ma voiture, Elena.

Le silence qui suivit fut assourdissant. Sophie Valran retint un souffle, ses yeux passant de Julian — ce garçon beaucoup trop jeune, beaucoup trop beau, beaucoup trop *sauvage* avec son blouson élimé et son regard insolent — à Elena, dont le visage se décomposait.

— Oh, fit Sophie, le mot chargé d'un sous-entendu venimeux. Je ne savais pas que tu travaillais avec des... stagiaires si dévoués, Elena.

La honte. Ce n'était pas seulement une émotion, c'était un acide. Elena sentit ses joues s'embraser, une chaleur humiliante qui lui brûlait les tempes. Elle voyait ce que Sophie voyait : une femme d'âge mûr, respectée, se faisant ramener ses affaires par un amant qui pourrait être son fils, ou presque. L'écart d'âge, qui dans le secret de l'alcôve lui semblait être une source de vitalité, devenait ici, sous la lumière crue de la société, une marque d'infamie. Une erreur de casting. Une faute de goût impardonnable.

— Julian, pars, ordonna-t-elle dans un murmure étranglé.

Mais Julian ne bougea pas. Il fit un pas de plus, entrant dans son espace personnel, brisant toutes les règles de la bienséance sociale. Il tendit l'écharpe de soie, mais au lieu de la lui donner, il la lui drapa autour du cou, ses doigts effleurant délibérément la peau sensible de sa gorge. Le contraste entre la fraîcheur de la soie et la chaleur de ses doigts la fit frissonner malgré elle.

— Pourquoi tant de précipitation ? demanda-t-il, sa voix grave et traînante, parfaitement audible pour les Valran. Tu es tendue. C'est le poids de tes certitudes qui te fatigue autant ?

Antoine Valran s'éclaircit la gorge, visiblement mal à l'aise, tandis que Sophie arborait un sourire de plus en plus acéré. Elle savourait l'instant. Elle tenait de quoi alimenter les dîners en ville pour les six prochains mois.

— Nous vous laissons, dit Sophie d'un ton mielleux. Elena, embrasse Marc pour nous... si tu rentres ce soir, bien sûr.

Ils s'éloignèrent, mais Elena sentait encore leur jugement coller à sa peau comme de la glu. Elle se tourna vers Julian, la rage remplaçant la honte.

— Tu es content de toi ? Tu as vu leurs têtes ? Tu as vu ce que tu viens de faire ?

Julian haussa les épaules, une indifférence feinte qui la rendit folle.

— J'ai vu deux cadavres ambulants juger une femme vivante, rétorqua-t-il. Pourquoi leur opinion a-t-elle la moindre importance pour toi ?

— Parce que c'est mon monde, Julian ! hurla-t-elle presque, les larmes aux yeux. Ce monde où on ne détruit pas des vies sur un coup de tête. Ce monde où la réputation signifie quelque chose. Tu ne comprends rien. Tu n'es qu'un gamin qui joue avec des allumettes sans savoir que la maison est en train de brûler !

Julian s'approcha d'elle, si près qu'elle pouvait sentir la chaleur émaner de son torse. Il posa ses mains sur les épaules d'Elena, l'ancrant au sol alors qu'elle tremblait de tout son être.

— Ce n'est pas de la honte que tu ressens, Elena. C'est de la peur. Tu as peur que

l'image parfaite que tu as construite ne soit qu'un mensonge. Et tu me détestes parce que je suis la vérité.

— Tu n'es pas la vérité, Julian, siffla-t-elle en se dégageant violemment. Tu es l'erreur. Mon erreur.

Elle se détourna, abandonnant sa bouteille d'eau sur le comptoir, et s'enfuit vers la sortie. L'air frais de la nuit ne suffit pas à calmer la sensation d'oppression. Elle monta dans sa voiture, verrouilla les portières, le cœur battant à tout rompre.

Dans le rétroviseur, elle vit Julian sortir à son tour du magasin. Il ne la suivit pas cette fois. Il resta là, sur le trottoir, une silhouette sombre sous le halo blafard d'un lampadaire. Il alluma une cigarette, la lueur rouge du foyer brillant comme un signal de détresse dans l'obscurité.

Elle démarra, les mains crispées sur le volant. Elle pensait aux Valran qui, à l'heure qu'il était, devaient déjà être au téléphone. Elle pensait à Marc, qui l'attendait dans leur grand lit vide, entouré de silence et de non-dits.

Le poids du jugement n'était pas seulement celui des autres. C'était le sien. Elle se voyait à travers les yeux de Sophie : une femme qui avait tout, mais qui était prête à tout perdre pour le frisson de l'interdit, pour la caresse d'un garçon qui n'avait rien à perdre, lui.

Elle réalisa alors avec une terreur sourde que la chute n'était pas finie. Elle ne faisait que commencer. Et le plus dur n'était pas de tomber, c'était de savoir exactement ce qu'elle allait percuter en arrivant en bas.

La route devant elle s'étirait, sombre et infinie, comme une promesse de solitude. Elle accéléra, cherchant désespérément à fuir le regard de Julian qui, même dans son dos, continuait de la déshabiller de ses derniers mensonges. Elle était Elena Desanges, et

pour la première fois de sa vie, ce nom ne pesait plus rien face à la réalité brutale de ses désirs.

Chapitre 11

La Première Fracture

L'air dans le studio de Julian était saturé d'une humidité lourde, celle des orages qui hésitent à éclater. Elena était restée debout près de la fenêtre, le regard perdu sur les toits de zinc de Paris qui brillaient sous une pluie fine, comme une armure d'argent. Dans son dos, elle sentait la présence de Julian. Ce n'était pas seulement une présence physique ; c'était un champ magnétique, une chaleur brute qui irradiait à travers la soie fine de son chemisier.

Elle sentait l'odeur de Julian : un mélange de tabac froid, de savon bon marché et de cette empreinte musquée, purement masculine, qui la rendait d'ordinaire incapable de réfléchir. Mais ce soir, l'odeur du mensonge était plus forte.

— Tu n'as pas décroché quand Marc a appelé, lança Julian. Sa voix était basse, éraillée, une caresse qui cachait une lame.

Elena se détourna. Ses talons aiguilles claquèrent sur le parquet nu, un son sec, définitif.

— Marc est mon mari, Julian. Ne l'oublie pas.

— Comment pourrais-je l'oublier ? Il est l'ombre qui s'invite dans ce lit chaque fois que tu fermes les yeux sous moi.

Le coup porta. Elena sentit une pointe d'acide lui brûler l'œsophage. Elle chercha ses mots, mais ses doigts tremblaient légèrement alors qu'elle rajustait sa montre — une pièce d'orfèvrerie qui coûtait probablement le loyer annuel de ce studio. Ce contraste, elle ne le supportait plus. Il était la preuve vivante de l'absurdité de leur liaison.

- Ça doit s'arrêter, murmura-t-elle, plus pour elle-même que pour lui.
- Quoi ? Le fait qu'il t'appelle, ou nous ?
- Tout ça. Cette... cette parenthèse. Elle est en train de dévorer ma vie.

Julian fit un pas vers elle. Il portait un t-shirt blanc usé qui moulait ses épaules larges, et ses yeux sombres, d'ordinaire si provocateurs, étaient voilés par une colère froide. Il posa ses mains sur ses hanches, l'emprisonnant contre le rebord de la fenêtre. Elena respira plus vite. Le frôlement de ses pouces sur le tissu de son pantalon de costume créait des étincelles électriques le long de ses jambes.

- Une parenthèse ? C'est comme ça que tu appelles ce qu'on fait ici ? C'est très "Desanges", comme vocabulaire. Propre. Rangé. Facile à effacer.
- Ce n'est pas facile, Julian ! s'emporta-t-elle en posant ses mains sur son torse pour le repousser.

Sous ses paumes, elle sentit le battement de son cœur. Rapide. Violent. Un tambour de guerre.

- J'ai une famille. J'ai des responsabilités. Si Marc apprend ce qui se passe, ce n'est pas seulement mon mariage qui s'effondre, c'est tout un empire. Mes enfants ne me pardonneraient jamais de les avoir sacrifiés pour...
- Pour quoi ? Pour un gamin de vingt-quatre ans qui travaille sur des chantiers et qui n'a pas de nom de famille qui pèse trois tonnes ?

Il se rapprocha encore, son souffle chaud venant balayer sa tempe.

- Dis-le, Elena. Regarde-moi dans les yeux et dis-moi que tu rentres chez toi parce que tu aimes Marc, et pas parce que tu as peur de perdre tes privilèges. Dis-moi que mon corps contre le tien n'est qu'un "frisson" passager.

Elena ferma les yeux, luttant contre l'envie de se perdre dans son cou, de mordre cette peau qui sentait la liberté. Elle pensa au grand lit vide chez elle. Au silence poli des dîners mondains. À la solitude de sa chambre où elle était une reine de porcelaine, magnifique mais creuse.

— Je ne peux pas détruire ma vie pour un sentiment, Julian. L'amour ne paie pas les factures du cœur. Il ne protège pas du scandale.

— Le scandale, c'est que tu es morte à l'intérieur et que je suis le seul à te faire respirer, répliqua-t-il avec une brutalité qui la fit tressaillir.

Il s'écarta brusquement, traversant la pièce d'un pas nerveux. Il attrapa un paquet de cigarettes sur la table basse encombrée de croquis — Julian dessinait quand il ne pouvait pas dormir, et il ne dormait plus beaucoup depuis qu'il l'avait rencontrée.

— Tu veux protéger ta famille ? Très bien. Va-t'en. Retourne dans ta cage dorée. Mais ne viens pas pleurer quand tu te rendras compte que le confort est une tombe très élégante.

— Tu es injuste, lança Elena, la voix brisée par une émotion qu'elle ne parvenait plus à contenir. Tu crois que c'est facile pour moi ? Chaque fois que je quitte cette pièce, j'ai l'impression de laisser un morceau de ma peau derrière moi.

— Alors reste.

Le mot resta suspendu dans l'air, lourd de promesses impossibles.

— Je ne peux pas, Julian.

— Tu ne **veux** pas. C'est différent. Tu as peur que si tu restes, tu deviennes... comme moi. Quelqu'un qui n'a rien à offrir à part ce qu'il est. Pas de nom, pas de titres, pas de luxe. Juste moi.

Il revint vers elle, mais cette fois sans agressivité. Ses doigts effleurèrent sa mâchoire, une caresse si légère qu'elle en était douloureuse.

— Je ne veux pas être ton secret sale, Elena. Je ne veux pas être la petite récréation de Madame Desanges entre deux galas de charité. Je veux me battre pour nous. Je veux pouvoir te tenir la main dans la rue sans que tu vérifies si une de tes amies du Jockey Club nous regarde.

— C'est impossible, Julian. On vit dans deux mondes qui ne se croisent que dans l'obscurité.

— Alors change de monde !

Sa voix avait monté d'un cran. C'était un cri du cœur, un appel au secours. Elena recula, heurtant le verre de la fenêtre. Le froid de la vitre contrastait violemment avec la chaleur qui émanait de lui.

— Je ne suis pas une héroïne de roman, Julian. Je suis une femme de quarante ans avec des racines trop profondes pour être arrachées sans tout massacrer autour de moi. Ma fille me regarde comme si j'étais une sainte. Marc compte sur moi.

— Marc t'ignore ! Il aime l'idée d'Elena Desanges, pas la femme qui vibre quand on lui effleure la nuque.

Il posa sa main sur sa gorge, son pouce sentant le pouls erratique d'Elena.

— Tu sens ça ? C'est la vie. C'est la seule chose qui compte. Le reste, ce sont des décors de théâtre.

— Les décors sont ma réalité, Julian ! hurla-t-elle enfin, les larmes aux yeux. Si je pars, je n'ai rien. Je suis qui, sans mon nom ? Sans ma maison ? Sans ma place dans la société ? Je n'existe pas !

Le silence qui suivit fut plus violent qu'un cri. Julian la regarda avec une tristesse infinie. Ses doigts quittèrent sa peau, laissant une sensation de froid glacial.

— C'est donc ça, finit-il par dire d'une voix sourde. Tu n'es qu'un nom. Une

étiquette sur une bouteille de vin coûteuse. Et moi, je pensais avoir trouvé une femme.

Elena sentit la première fracture. Ce n'était pas une rupture physique, c'était quelque chose à l'intérieur d'elle qui se fissurait irrémédiablement. L'image qu'elle avait d'elle-même, cette femme forte et maîtrisée, volait en éclats face au mépris de l'homme qu'elle aimait. Car elle l'aimait. C'était là toute l'horreur de la situation.

— Ne me regarde pas comme ça, supplia-t-elle.

— Comme quoi ? Comme une lâche ?

Elle leva la main pour le gifler, mais il saisit son poignet au vol. La force de son emprise était une brûlure. Leurs souffrances se mêlaient dans cet espace étroit.

— Va-t'en, Elena, dit-il, le visage à quelques centimètres du sien. Va retrouver ton mari. Va dormir dans tes draps de soie. Mais sache une chose : chaque fois qu'il te touchera, tu chercheras mes mains. Chaque fois qu'il te parlera, tu entendras ma voix. Tu as gagné ta sécurité, mais tu as perdu ton âme.

Il la lâcha. Le vide qui suivit fut insupportable. Elena ramassa son sac à main, un accessoire de luxe qui lui semblait soudain peser une tonne. Elle se dirigea vers la porte, ses jambes flageolantes. Sur le seuil, elle se retourna.

Julian était retourné à la fenêtre. Il ne la regardait plus. Il fixait la pluie, une silhouette solitaire et indomptable dans la pénombre de son studio miteux.

— Je suis désolée, Julian, murmura-t-elle.

Il ne répondit pas.

Elle sortit et descendit les escaliers quatre à quatre, fuyant comme si le bâtiment était

en flammes. Dehors, la pluie se déchaînait enfin. Elle monta dans sa voiture, ferma les portières et s'enferma dans le silence feutré de l'habitacle. Elle posa ses mains sur le volant, fixant le tableau de bord numérique qui brillait dans le noir.

Elle était Elena Desanges. Elle avait sauvé les apparences. Elle avait protégé sa famille. Mais en regardant son reflet dans le rétroviseur, elle ne vit qu'une étrangère aux yeux dévastés.

La fracture était faite. Elle était rentrée dans le rang, mais elle savait que le voyage de retour vers son ancienne vie était impossible. On ne reconstruit pas un miroir brisé sans se couper les mains.

Elle démarra, le moteur vrombissant doucement, et s'élança dans les rues de Paris, fuyant l'homme qui l'avait rendue vivante pour retrouver l'homme qui la maintiendrait en sécurité, dans une agonie lente et dorée.

Chapitre 12

La Découverte

CHAPITRE : LA DÉCOUVERTE

La pluie de Paris s'écrasait contre le pare-brise, un rythme de métronome déréglé qui battait la mesure de sa défaite. Elena Desanges conduisait mécaniquement, ses mains crispées sur le cuir du volant au point de sentir ses articulations blanchir. L'habitacle de sa berline sentait le luxe discret : un mélange de parfum coûteux, de cuir neuf et de ce vide abyssal qu'elle transportait en elle.

Elle venait de quitter Julian. Elle venait de s'arracher le cœur avec les dents pour le recoudre, de travers, dans la poitrine d'une femme qu'elle ne reconnaissait plus.

Lorsqu'elle gara la voiture dans l'allée de la villa de Saint-Cloud, l'architecture de verre et d'acier lui parut plus froide que d'habitude. C'était une cage de lumière, un mausolée pour les apparences. Elle coupa le contact. Le silence retomba, lourd, oppressant.

Elle resta un instant immobile, observant sa maison. À l'étage, la lumière de la chambre de Théo était allumée. Une lueur bleutée, sans doute celle d'un écran. Son fils. Sa seule boussole dans ce naufrage. C'était pour lui qu'elle était revenue. Pour lui qu'elle acceptait de mourir à petit feu dans les bras de Marc.

Elle descendit de voiture, ignora les gouttes qui tachaient son trench en soie, et poussa la porte d'entrée. L'odeur de la maison l'agressa immédiatement : un parfum d'ambiance à la figue, sophistiqué et impersonnel. Trop propre. Trop parfait.

— Marc ? appela-t-elle d'une voix qu'elle espérait stable.

Pas de réponse. Juste le ronronnement du système de climatisation.

Elle posa ses clés sur la console en marbre du vestibule. Elle avait besoin d'une douche, besoin de laver l'odeur de Julian sur sa peau, ce mélange de tabac blond et de désir sauvage qui semblait encore irradier d'elle malgré la pluie. Elle monta les escaliers, ses talons claquant sur le chêne clair comme des coups de feu.

En passant devant le petit salon qui servait de bureau à Théo, elle s'arrêta. La porte était entrouverte. Un bruit étrange en émanait. Un souffle court, saccadé.

— Théo ?

Elle poussa la porte.

Le choc fut physique. Son fils était assis par terre, le dos contre le canapé, sa tablette entre les mains. Mais ce n'était pas l'image d'un adolescent distrait. Son visage était d'une pâleur cadavérique, ses yeux rougis fixés sur l'écran avec une horreur limpide. Sur le bureau, le MacBook d'Elena était ouvert, synchronisé, impitoyable.

Le Cloud. Cette extension numérique de leur vie qui, dans un élan de transparence non sollicitée, venait de déverser l'indicible sur tous les appareils de la maison.

Elena sentit le sol se dérober. Sur l'écran de Théo, une vidéo défilait. Une vidéo qu'elle n'avait jamais effacée, un instant volé dans l'atelier de Julian, des mois auparavant. On y voyait Elena, les cheveux défaits, riant d'un rire qu'elle n'avait jamais eu à la maison, les mains de Julian possessives sur ses hanches, leurs bouches se cherchant avec une faim qui n'appartenait pas au monde des Desanges.

— Théo... murmura-t-elle, sa voix se brisant dans sa gorge.

L'adolescent leva les yeux vers elle. Ce n'était pas de la colère. C'était une dévastation pure, un effondrement des fondations.

— C'est lui ? demanda-t-il, la voix étranglée. Le type de la galerie ? Celui dont tu disais qu'il n'était qu'un « collaborateur » ?

Elena fit un pas en avant, les mains tendues comme pour attraper les morceaux de son monde qui s'écroulait.

— Écoute-moi, je t'en supplie... Ce n'est pas ce que tu crois...

— Arrête de mentir ! hurla Théo en se levant brusquement. Arrête de faire cette gueule de sainte ! Je vous ai vus, maman. Je vous ai vus sur les photos, dans les messages... C'est depuis quand ? Un an ? Deux ans ? Pendant que papa bossait seize heures par jour pour nous payer cette vie de merde, toi, tu te...

Il ne finit pas sa phrase, le dégoût l'étouffant. Il jeta la tablette sur le canapé. L'écran ne s'éteignit pas. Il affichait maintenant un message texte de Julian, reçu il y a dix minutes : *« Je ne peux pas te laisser partir. Mon corps hurle ton nom. Reviens. »*

C'est à cet instant que l'ombre de Marc apparut dans l'encadrement de la porte.

Le silence qui suivit fut plus violent qu'un cri. Marc était là, impeccable dans son costume gris anthracite, sa cravate à peine desserrée. Il tenait son propre téléphone à la main. Les notifications avaient dû tomber en cascade, une pluie de preuves numériques irréfutables.

Il ne regarda pas Elena. Il regarda son fils.

— Théo, sors d'ici, dit Marc. Sa voix était d'un calme terrifiant, le calme de l'œil d'un

cyclone.

— Papa...

— Sors. Tout de suite.

Théo bouscula sa mère en sortant, une épaule contre son épaule, un contact sans affection, chargé d'un mépris qui brûla Elena plus sûrement que de l'acide. Elle entendit la porte de sa chambre claquer au bout du couloir.

Puis, le face-à-face.

Marc entra dans la pièce. Il dégageait une odeur de métal et d'eau de Cologne glacée. Il s'approcha du bureau, regarda l'écran du MacBook où le visage de Julian semblait le narguer. D'un geste lent, presque délicat, il rabattit l'écran. Le clic de fermeture résonna comme un couperet.

— Alors c'est lui, dit-il enfin. L'artiste. Le bohème de service.

Elena se tenait droite, mais ses jambes tremblaient. La tension dans la pièce était électrique, une pression insupportable qui lui faisait mal aux tempes.

— Marc, je suis désolée. Je ne voulais pas que ça se passe comme ça.

— Comment voulais-tu que ça se passe, Elena ? Un divorce propre ? Une garde alternée entre deux vernissages et une partie de jambes en l'air dans un loft miteux ?

Il se tourna vers elle. Ses yeux, d'ordinaire si calculateurs, étaient injectés de sang.

— J'ai tout accepté, continua-t-il en baissant la voix, s'approchant d'elle jusqu'à ce qu'elle puisse sentir la chaleur de sa colère. Tes silences, tes absences, ton désintérêt

pour nos affaires... Je pensais que tu étais juste fatiguée. Que tu avais besoin d'espace. Mais tu m'as transformé en cliché, Elena. Le mari trompé, le dernier au courant, humilié par un gamin qui peint avec ses doigts.

— Ce n'est pas qu'une histoire de sexe, Marc ! lança-t-elle, retrouvant une étincelle de cette rébellion qui l'avait poussée vers Julian. Avec lui, j'existe ! Avec toi, je suis un meuble. Une extension de ton compte en banque !

Marc la gifla.

Le coup fut sec, précis. Ce n'était pas un geste de rage brute, mais une tentative désespérée de reprendre le contrôle. La tête d'Elena bascula sur le côté. Sa joue s'embrasa, une brûlure vive qui sembla enfin réveiller la réalité du cauchemar.

Elle porta la main à son visage, le regard fixé sur le tapis de laine vierge.

— Tu viens de perdre tout ce qui te restait de dignité, murmura-t-elle, la voix blanche.

— Et toi, tu viens de perdre ton fils, répliqua Marc avec une cruauté glaciale. Tu as vu ses yeux, Elena ? Tu as vu le dégoût ? Tu ne seras plus jamais la mère qu'il admire. Tu n'es plus qu'une femme qui a brisé sa famille pour un frisson.

Il recula, rajustant sa veste comme s'il s'apprêtait à entrer en réunion.

— Je veux que tu sortes de cette maison. Ce soir. Prends tes affaires. Pas tout. Juste ce que tu peux porter. Je ne veux pas voir tes valises traîner demain matin.

— Marc, tu ne peux pas me chasser comme ça...

— Regarde-moi, Elena.

Il s'approcha à nouveau, mais cette fois, il y avait quelque chose de mort dans son regard.

— Si tu ne pars pas maintenant, je m'assure que Théo ne t'adresse plus jamais la parole. Je ferai de ta vie un enfer juridique dont tu ne sortiras pas même avec tes pinceaux. Pars. Va le retrouver. Va voir si son amour survit à la pauvreté et au mépris de ton fils.

Elena comprit qu'elle avait perdu. La "sécurité" qu'elle était venue chercher n'était plus qu'un champ de mines. La trahison n'était plus un secret honteux, c'était une déflagration qui avait tout emporté : son foyer, son statut, et l'amour de l'être qu'elle chérissait le plus.

Elle monta à l'étage dans un état de transe. Elle ne prit qu'un sac de voyage. Elle y jeta des vêtements au hasard, ses doigts effleurant les étoffes luxueuses qu'elle ne porterait peut-être plus jamais. Elle s'arrêta devant la porte de Théo. Elle posa sa main sur le bois froid.

— Théo... je t'aime. Quoi que tu penses, je t'aime.

Aucune réponse. Juste le silence d'une chambre d'enfant devenue le tombeau d'une enfance.

Elle redescendit les escaliers. Marc était dans le salon, un verre de whisky à la main, fixant la pluie derrière la grande baie vitrée. Il ne se retourna pas.

Elena sortit. La pluie redoublait de violence. Elle monta dans sa voiture, le sac jeté sur le siège passager. Elle démarra, les phares balayant la façade de la maison qui n'était plus la sienne.

Elle était libre. C'était ce qu'elle avait voulu, n'est-ce pas ? La liberté. Mais alors qu'elle s'éloignait dans la nuit parisienne, Elena Desanges ne ressentait que le vide. Le secret avait éclaté, et dans l'explosion, elle avait tout laissé derrière elle.

Elle prit son téléphone. Ses doigts tremblaient sur l'écran brisé. Elle composa le numéro de Julian.

— Julian... murmura-t-elle quand il décrocha.

— Elena ? Qu'est-ce qui se passe ? Ta voix...

— C'est fini. Tout est fini.

Elle raccrocha. Elle ne savait pas où elle allait. Elle savait juste que le miroir était brisé, et qu'effectivement, elle s'était coupé les mains en essayant d'en ramasser les morceaux. Les battements de son cœur, autrefois interdits, n'étaient plus maintenant que les échos sourds d'une femme qui n'avait plus rien à perdre, sinon elle-même.

Chapitre 13

Le Silence et le Vide

L'appartement loué en hâte dans le 11^e arrondissement sentait le lin froid et le détergent bon marché. Un décor de passage, sans âme, où chaque meuble semblait s'excuser d'être là. Elena posa ses clés sur la console en métal noir. Le tintement du trousseau résonna dans le couloir vide, une détonation dans ce nouveau monde de silence.

Elle ne s'était pas démaquillée depuis deux jours. Ses yeux étaient bordés de rouge, sa peau tirée, mais elle s'en moquait. Elle errait dans les pièces comme une intruse. Le vide n'était pas qu'une absence de meubles ; c'était une matière dense, visqueuse, qui lui collait aux poumons.

Elle sortit son téléphone. L'écran brisé tailladait les portraits de sa vie d'avant. Aucun message. Julian avait respecté sa sentence. *« C'est fini. »* Elle l'avait jeté au visage de l'homme qu'elle aimait comme on lance une grenade pour ne pas être la seule à mourir. Il n'avait pas rappelé. Il n'avait pas insisté. Il s'était évaporé, ne laissant derrière lui que l'écho de son souffle court au bout du fil.

Ce silence-là était une torture plus raffinée que n'importe quelle dispute.

Le rendez-vous était fixé au *Flore*, un après-midi où la grisaille parisienne pesait sur les épaules des passants. Elena attendait, serrant son café brûlant entre ses mains pour masquer leur tremblement.

Quand Théo apparut, sa silhouette longiligne fendant la foule, le cœur d'Elena manqua un battement. Son fils. Le seul morceau du miroir qu'elle refusait de laisser brisé. Il portait son écharpe grise, celle qu'elle lui avait offerte à Noël, et son visage était une forteresse de marbre.

Il s'assit en face d'elle sans l'embrasser. L'odeur de la pluie sur son blouson en cuir heurta les narines d'Elena. C'était une odeur de jeunesse et de colère froide.

— Tu as mauvaise mine, maman, dit-il, sa voix dépourvue de toute chaleur.

— C'est le manque de sommeil, mentit-elle. Théo, je... je voulais te parler de ce qui s'est passé à la maison. De ton père. De...

— De lui ? l'interrompit-il en plantant son regard sombre dans le sien. Tu veux parler de l'homme pour qui tu as tout foutu en l'air ? Ou de papa que tu as piétiné ?

Le mot « piétiné » claqua comme une gifle. Elena sentit une brûlure monter dans sa gorge.

— Les choses sont plus complexes que ce que tu as vu, Théo. Ce n'était pas juste une histoire... de désir. C'était une nécessité. Je m'éteignais.

Théo eut un rire sec, sans joie. Il jouait avec une cuillère, le métal cliquetant contre la porcelaine. Un son insupportable.

— La nécessité de détruire une famille ? C'est moderne comme concept. Tu sais ce qui est dur, maman ? Ce n'est pas que tu sois partie. C'est que je ne te reconnais plus. Tu sens le regret à plein nez, et pourtant, tu continues de te mentir.

— Je ne regrette pas Julian, lâcha-t-elle, trop vite, trop fort.

Le nom de Julian flotta entre eux, toxique. Théo se recula, comme si le nom

lui-même pouvait le contaminer.

— Alors reste avec lui. Pourquoi tu m'appelles ? Pourquoi tu essaies de ramasser les miettes ?

— Parce que tu es mon fils ! cria-t-elle presque. Parce que je t'aime au-delà de mes erreurs.

Elle tendit la main pour effleurer la sienne sur la table, un geste instinctif, une supplique sensorielle. Théo retira sa main instantanément. Le contact fut à peine un frôlement, mais Elena eut l'impression d'avoir touché un câble électrique dénudé.

— Pour l'instant, maman, tout ce que je vois, c'est le vide que tu as laissé. Et le vide, ça ne se répare pas avec un café à Saint-Germain.

Il se leva. Il ne regarda pas la détresse qui ravageait le visage de sa mère. Il posa un billet sur la table et partit, la laissant seule avec l'odeur du café refroidi et le bruit de la ville qui continuait de tourner, indifférente.

La nuit tomba sur Paris, une chape de plomb bleutée. Elena rentra à pied, cherchant dans l'épuisement physique un remède à son agonie mentale. Chaque homme de grande taille qu'elle croisait dans la rue lui faisait l'effet d'un choc électrique. *Est-ce lui ? Est-ce son parfum ?*

Elle se surprit à s'arrêter devant une vitrine, humant l'air machinalement. Julian sentait le bois de santal, le papier ancien et une note métallique, presque sauvage, qui n'appartenait qu'à lui. Ici, il n'y avait que l'échappement des bus et l'humidité des pavés.

Arrivée dans son appartement, elle ne ralluma pas les lumières. Elle s'assit par terre,

contre le radiateur qui claquait. Elle sortit son téléphone de son sac. C'était un réflexe pavlovien, une addiction dont elle n'avait pas mesuré la puissance.

Elle ouvrit leur conversation. Les derniers messages dataient d'avant l'explosion.

« Je t'attends. »

« Viens. »

« Tes mains me manquent. »

Elle commença à taper un message. Ses doigts glissaient sur le verre fendu.

Julian, je n'y arrive pas. Le silence est trop bruyant. Théo me déteste et je ne sais plus qui je suis sans ton regard pour me définir.

Elle effaça tout. Elle ne pouvait pas l'appeler au secours alors qu'elle l'avait banni. Ce serait de la cruauté, ou pire, de la faiblesse.

Pourtant, le manque de lui était physique. C'était une crampe dans l'estomac, une démangeaison sous la peau. Elle se souvenait de la sensation de ses lèvres dans le creux de son cou, de la tension de ses muscles sous sa main. Julian n'était pas une simple liaison ; il était la drogue qu'elle avait choisie pour se sentir vivante, et maintenant qu'elle était en sevrage, chaque seconde pesait une heure.

Elle se leva et alla dans la salle de bain. Dans le miroir piqué, elle vit une femme qu'elle ne connaissait pas. Une femme libre, oui, mais une femme en morceaux. Elle passa de l'eau froide sur son visage.

Soudain, son téléphone vibra sur le marbre du lavabo.

Son cœur fit un bond si violent qu'elle en eut la nausée. Elle se précipita. Un message. Un seul mot.

« Respire. »

C'était lui. Pas de questions, pas de reproches. Juste ce mot, comme une main posée sur son diaphragme pour l'empêcher de suffoquer. Julian savait. Il lisait son silence comme il avait lu son corps.

Elle fixa l'écran jusqu'à ce que la lumière s'éteigne. Elle aurait voulu répondre, hurler qu'elle ne savait plus comment faire, que l'oxygène avait quitté la pièce en même temps que lui. Mais elle resta immobile.

Julian s'effaçait. Il lui donnait ce qu'elle avait demandé : l'absence. Mais en le faisant, il soulignait cruellement que sans les « battements interdits », son cœur ne faisait plus aucun bruit.

Elle retourna dans la chambre, s'allongea sur le lit encore fait. Elle ferma les yeux et essaya d'imaginer l'odeur de sa peau, le grain de sa voix. Mais le souvenir s'étiolait, emporté par le vide. Elle était seule dans sa liberté, entourée par les fantômes de ses choix.

Le silence n'était pas une paix. C'était un compte à rebours avant l'oubli. Et pour Elena Desanges, l'oubli était la seule chose plus terrifiante que la douleur.

Elle s'endormit enfin, le téléphone serré contre sa poitrine, là où, autrefois, battait un secret qui lui donnait la force de tout braver. Aujourd'hui, il ne restait qu'une vibration fantôme et le froid d'un hiver qui commençait à l'intérieur d'elle-même.

Chapitre 14

Le Courage d'Aimer

CHAPITRE : Le Courage d'Aimer

Le matin n'apporta aucune clémence. Le soleil filtrait à travers les stores de la chambre d'Elena, découpant le parquet en lamelles d'or froid, mais l'éclat était trompeur. Pour Elena, tout n'était que grisaille. L'odeur de Julian — ce mélange boisé de cèdre et de papier froissé — s'évaporait lentement des draps, remplacée par le parfum aseptisé de la solitude.

Elle descendit en cuisine, ses pas résonnant dans le vide de la maison. Son fils, Théo, était déjà là, assis devant un bol de céréales qu'il ne touchait pas. À dix-sept ans, Théo possédait cette lucidité cruelle des adolescents qui voient tout, mais ne disent rien, jusqu'au moment où le silence devient une complicité de trop.

Elena s'appuya contre le plan de travail en marbre. Elle se sentait comme une porcelaine fêlée, tenant debout par miracle.

— Tu as une tête de déterrée, maman.

La voix de Théo était sèche, dépourvue de la douceur habituelle. Il ne leva pas les yeux de son téléphone.

— Merci, Théo. J'ai juste mal dormi.

— C'est ça. Et Julian ? Il a mal dormi aussi ?

Le prénom tomba comme un couperet. Elena se figea, le cœur soudainement en

tachycardie.

— Julian est... il est parti, Théo. C'est ce qui devait arriver. Pour nous. Pour toi.

Théo posa enfin son téléphone et planta son regard dans celui de sa mère. Il y avait une étincelle de colère, une maturité soudaine qui fit vaciller Elena.

— Pour moi ? Arrête de te servir de moi comme d'un bouclier pour tes peurs, maman. Tu crois que je ne vois pas ? Tu es éteinte. Tu respires, mais tu ne vis plus. Si tu penses que me voir grandir à côté d'une martyre qui sacrifie son bonheur pour une « morale » à laquelle personne ne croit plus me rend service, tu te trompes de combat.

— Tu ne comprends pas les conséquences, Théo. Le scandale, ton père, l'image de la famille...

— Le scandale, c'est de gâcher une vie parce qu'on a peur du qu'en-dira-t-on, rétorqua-t-il en se levant. Papa a refait sa vie depuis deux ans à Dubaï avec une fille qui a l'âge de ma sœur aînée. L'image de la famille est déjà une blague. La seule chose qui compte, c'est que quand Julian est là, tu as l'air vivante. Et là... là, tu ressembles à un fantôme qui hante sa propre maison.

Il ramassa son sac, s'arrêta à sa hauteur et posa une main brève, presque brusque, sur son épaule.

— Le sacrifice, c'est noble seulement quand ça sert à quelque chose. Là, ça nous tue tous les deux.

Il claqua la porte, laissant derrière lui un silence plus lourd que le précédent. Mais ce silence-là était différent. Il vibrait de la vérité brute que Théo venait de lui jeter au visage.

Elena resta immobile, le regard fixé sur la pluie qui commençait à cingler les vitres. Elle repensa à la phrase qu'elle s'était répétée pendant des mois : *Il faut être raisonnable.*

Mais la raison n'avait jamais fait battre un cœur. La raison n'avait jamais réchauffé le sang.

Soudain, le souvenir de la main de Julian sur sa nuque, cette chaleur électrique qui annulait le reste du monde, la submergea. Elle sentit la brûlure de l'absence jusque dans ses os. Théo avait raison. Elle n'était pas en train de protéger son fils ; elle était en train de lui apprendre que l'amour était une faiblesse dont il fallait se méfier.

Quelle erreur tragique.

Elle attrapa ses clés de voiture. Elle ne prit pas de manteau, ne se regarda pas dans le miroir. Elle n'avait plus besoin de l'image d'Elena Desanges, la femme parfaite au sourire de façade. Elle avait besoin d'être Elena, tout court. Celle qui aimait, celle qui souffrait, celle qui refusait de mourir à petit feu.

Le trajet fut un flou de néons et de gouttes d'eau s'écrasant sur le pare-brise. Elle conduisait avec une urgence viscérale, les mains crispées sur le cuir du volant. Elle savait où il était. Julian ne fuyait pas dans les hôtels de luxe. Il se terrerait dans son atelier, cet espace brut sous les toits où l'odeur de la térébenthine et du métal était la seule chose qui calmait ses démons.

Lorsqu'elle arriva devant l'immeuble vétuste, elle ne réfléchit pas. Elle grimpa les quatre étages quatre à quatre, le souffle court, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage.

Elle ne frappa pas. Elle poussa la porte qui était, comme souvent, mal fermée.

L'atelier était plongé dans la pénombre, seulement éclairé par la lueur blafarde de l'orage extérieur. Julian était là, de dos, assis sur un tabouret haut. Il ne peignait pas. Il fixait une toile vierge, une cigarette entre les doigts dont la fumée montait en spirale paresseuse.

— Je t'ai dit de partir, Elena, dit-il sans se retourner. Sa voix était rauque, usée par le manque de sommeil.

— Je suis partie, répondit-elle, sa voix tremblant légèrement. Mais je n'arrivais plus à respirer.

Julian se figea. Il tourna lentement la tête. Ses yeux étaient cernés, son regard sombre et d'une intensité qui lui coupa les jambes. Il se leva, jetant sa cigarette dans un vieux bocal en verre.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? On a déjà fait le tour. Tu as choisi la sécurité. Tu as choisi le vide.

Il s'approcha d'elle, s'arrêtant à quelques centimètres. Elle pouvait sentir l'odeur du tabac, de la pluie sur son propre pull, et cette signature olfactive masculine qui n'appartenait qu'à lui. La tension entre eux était une corde raide, prête à rompre.

— J'ai choisi d'avoir peur, Julian. J'ai cru que le sacrifice était une preuve de force. Mais mon fils... mon fils m'a rappelé que la seule force qui vaille, c'est celle d'assumer qui on est.

Elle fit un pas de plus, effaçant l'espace entre eux. Elle posa sa main sur sa poitrine, sentant le rythme irrégulier de son cœur à lui.

— Je ne veux plus de ce silence. Je ne veux plus de cette paix qui ressemble à un cimetière. Je m'en fiche du scandale, des murmures, de la chute. Si je dois tomber, je

veux que ce soit avec toi.

Julian la regarda comme s'il cherchait une faille, une hésitation. Mais il ne trouva que la détermination sauvage d'une femme qui venait de briser ses propres chaînes.

— Tu sais que ce sera l'enfer, murmura-t-il, sa main venant se perdre dans les cheveux mouillés d'Elena. Ils ne nous pardonneront pas.

— Alors qu'ils nous condamnent, répondit-elle avec un sourire provocateur qui fit briller ses yeux. Je préfère brûler avec toi que geler toute seule dans mon salon.

Julian ne répondit pas. Il n'y avait plus de mots pour ce qu'ils ressentaient. Il l'attira contre lui avec une force qui lui arracha un soupir. Leurs lèvres se rencontrèrent dans un choc désespéré, un mélange de soulagement et de faim. C'était un baiser qui goûtait la pluie et le sel des larmes, un baiser qui signait leur pacte avec le chaos.

Sous ses doigts, Elena sentait la texture de la chemise en lin de Julian, la chaleur de sa peau, la rudesse de sa barbe naissante contre sa joue. Chaque sens était en éveil, chaque terminaison nerveuse criait qu'elle était enfin à sa place. Les « battements interdits » n'étaient plus un secret honteux ; ils étaient le tambour de sa révolution.

Julian l'écarta légèrement, son regard brûlant le sien.

— Tu es sûre, Elena ? Une fois que la porte sera ouverte, on ne pourra plus la refermer.

Elle prit sa main et la posa sur son propre cœur, là où la vibration fantôme avait laissé place à un incendie.

— Regarde-moi, Julian. Je n'ai jamais été aussi sûre de toute ma vie. Le courage, ce n'est pas de ne pas avoir peur. C'est d'aimer quand même, quand tout nous dit

d'arrêter.

Il sourit, un sourire vrai, dévastateur, et l'embrassa à nouveau, plus doucement cette fois, avec une promesse de lendemains difficiles mais électriques.

Dehors, le tonnerre gronda, ébranlant les vitres de l'atelier. Le monde pouvait bien s'écrouler. Elena Desanges venait de comprendre que sa liberté n'était pas dans l'absence de liens, mais dans le choix de ses chaînes. Et les siennes s'appelaient Julian.

Elle ne serait plus jamais seule dans son hiver. Elle venait de décider de vivre, enfin, contre vents et marées. Et pour la première fois depuis des années, les battements de son cœur ne faisaient plus aucun bruit de peur : ils faisaient du bruit pour exister.

Chapitre 15

Les Battements Assumés

L'écho du tonnerre s'estompa, laissant place à un silence plus lourd encore, chargé d'électricité statique et de promesses informulées. Dans la pénombre de l'atelier, l'odeur du bois poncé, du vernis frais et de la pluie qui s'écrasait sur le toit de zinc créait un cocon hors du temps.

Julian ne bougeait pas. Sa main, toujours pressée contre le buste d'Elena, sentait le rythme effréné de son cœur. Ce n'était plus le tambour affolé d'une proie, mais celui d'une femme qui venait de poser ses conditions au destin. Il plongea ses yeux dans les siens, cherchant une trace de regret, une ombre de doute. Il ne trouva qu'un incendie.

— Tu te rends compte de ce que tu viens de dire ? murmura-t-il, sa voix éraillée par l'émotion. On ne parle pas juste d'une parenthèse, Elena. On parle de sortir d'ici. De marcher dans la rue. De supporter les regards, les chuchotements, les « elle pourrait être sa mère » ou « il court après l'héritage ».

Elena eut un sourire en coin, un de ces sourires qu'il ne lui connaissait pas, teinté d'une insolence nouvelle. Elle remonta ses mains le long de son torse, sentant la texture rugueuse de son pull en laine contre ses paumes.

— Laisse-les parler, Julian. S'ils ont le temps d'analyser nos vies, c'est que les leurs sont terriblement ennuyeuses. Je ne veux plus m'excuser d'exister. Et surtout, je ne veux plus m'excuser de t'aimer.

Julian lâcha un souffle court, une sorte de rire étouffé, avant de l'attirer contre lui. Il

enfouit son visage dans le creux de son cou, respirant son parfum — un mélange de jasmin poudré et de cette odeur de papier ancien qu'elle portait toujours. Elle était l'ordre, il était le chaos. Elle était l'hiver, il était le brasier.

— J'ai passé ma vie à essayer d'être à la hauteur de mon nom, de mon âge, de mon statut, continua-t-elle contre son oreille. Mais la vérité, c'est que je n'ai jamais été aussi "vieille" que quand je faisais tout pour paraître convenable. Avec toi, je me sens... dangereuse. Et j'adore ça.

Il se recula d'un pouce pour la dévisager, un éclat malicieux dans les yeux.

— Ah ouais ? Dangereuse ? C'est la galeriste renommée qui parle ou la femme qui a failli me mettre à la porte trois fois cette semaine ?

— Les deux, répliqua-t-elle en lui mordillant la lèvre inférieure. Et la femme qui n'a plus l'intention de te laisser partir.

L'air entre eux devint soudain irrespirable, saturé de ce besoin viscéral qu'ils avaient l'un de l'autre. Julian posa ses lèvres sur son front, puis sur ses paupières, avec une dévotion qui contrastait avec l'urgence de ses mains qui s'égarèrent maintenant dans la cambrure de ses reins.

— Ce ne sera pas facile, reprit-il plus sérieusement. Tes amis, tes clients... ils ne vont pas comprendre. Ils vont voir les dix-huit ans qui nous séparent avant de voir l'homme que je suis.

— Alors on leur montrera, Julian. On leur montrera que la vérité n'a pas de rides. Que le désir ne suit pas un calendrier.

Elle se détacha doucement de lui, faisant quelques pas vers la grande verrière où la pluie dessinait des sillons argentés. Elle regarda son propre reflet dans la vitre, celui

d'une femme de quarante ans, élégante, accomplie, mais dont les yeux brillaient désormais d'une lueur sauvage. Puis elle regarda le reflet de Julian, debout derrière elle. Il avait cette carrure de jeune homme encore un peu brut, les épaules larges, les cheveux en bataille, et ce regard qui semblait lire en elle comme dans un livre ouvert.

— On a passé trop de temps dans l'interdit, dit-elle. L'interdit, c'est excitant au début, mais ça finit par nous étouffer. Ça nous force à mentir, à nous cacher, à faire de notre amour quelque chose de sale. Je ne veux plus de ça. Je veux la lumière.

Julian s'approcha d'elle, ses pas étouffés par les copeaux de bois au sol. Il encadra son visage de ses mains, ses pouces caressant ses pommettes avec une infinie douceur.

— Tu es sûre ? Pas de retour en arrière possible dès qu'on passe cette porte ensemble ?

— Jamais, répondit-elle d'une voix de fer.

— Alors, bienvenue dans ma vie, Elena Desanges. Ça va être bruyant, ça va être bordélique, et je risque de ne pas toujours ranger mes outils.

Elle rit, un rire cristallin qui sembla balayer les derniers vestiges de la tempête.

— Je pense que je peux gérer un peu de désordre. Après tout, c'est toi qui as réparé mon cœur. On peut bien s'occuper du reste de la maison.

Ils s'embrassèrent encore, mais différemment. Ce n'était plus le baiser du désespoir, ni celui de la fuite. C'était un baiser de fondation. Un pacte scellé dans le secret de l'atelier, destiné à être crié au monde entier.

Le lendemain, le ciel était d'un bleu lavé par l'orage, d'une clarté presque indécente. Elena sortit de l'atelier la première, Julian juste derrière elle. Elle ne chercha pas à vérifier si les voisins regardaient. Elle ne mit pas ses lunettes de soleil pour se cacher.

Elle s'arrêta devant sa voiture, se tourna vers lui et lui tendit les clés.

— Tu conduis ?

Julian la regarda, surpris.

— C'est une Porsche de collection, Elena. Tu ne laisses personne toucher à ce volant.

— Justement.

Il sourit, ce sourire dévastateur qui lui retournait le ventre, et prit les clés. Le moteur vrombit, un ronronnement puissant qui résonna dans la rue calme. Ils traversèrent la ville, les fenêtres ouvertes, laissant l'air frais fouetter leurs visages.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la galerie Desanges, en plein cœur du quartier historique, Elena sentit une brève contraction dans sa poitrine. C'était son royaume. Un lieu de silence, de luxe et de convenances. Julian gara la voiture juste devant l'entrée, un emplacement réservé, attirant immédiatement l'attention des passants et de ses employés derrière la vitrine.

Il coupa le contact et se tourna vers elle.

— C'est maintenant que ça commence ? demanda-t-il, une pointe de défi dans la voix.

Elena prit une profonde inspiration. Elle sentait le poids de ses bagues, le confort de

son tailleur en soie, mais surtout, elle sentait la chaleur de la main de Julian qui cherchait la sienne. Elle entrelaça ses doigts aux siens, sans hésiter.

— Maintenant.

Ils descendirent de voiture. Julian ne se tint pas à distance, il ne joua pas le rôle de l'assistant ou de l'étudiant. Il resta à ses côtés, sa main fermement ancrée dans la sienne.

En franchissant le seuil de la galerie, Elena croisa le regard pétrifié de son assistante, Clara, qui laissa presque tomber une pile de catalogues. Le silence qui s'installa fut immédiat, pesant, mais Elena ne baissa pas les yeux. Elle traversa la salle principale, passant devant des œuvres d'art qui valaient des fortunes, sentant les battements de son cœur résonner dans tout son corps.

Ils n'étaient plus cachés. Ils n'étaient plus interdits.

Elle s'arrêta au centre de la pièce, là où la lumière tombait parfaitement des puits de jour. Elle se tourna vers Julian, l'ignorant superbement le reste du monde, et lui dit d'une voix claire, assez forte pour être entendue de tous :

— Tu avais raison, Julian. L'art, ce n'est pas ce qu'on regarde. C'est ce qu'on ressent. Et pour la première fois, je vois tout clairement.

Il sourit, et dans ce sourire, Elena vit tout ce qu'elle avait failli perdre par peur du "qu'en-dira-t-on". Elle vit des années de passion, de disputes, de créativité et de nuits blanches. Elle vit une vie qui lui ressemblait enfin.

Le monde pouvait juger. Le monde pouvait s'offusquer. Elle s'en moquait.

Ses battements étaient désormais assumés. Chaque pulsation était une revendication,

un cri de liberté lancé à la face de ceux qui préfèrent le confort de l'ombre à la brûlure du soleil.

Elena Desanges n'était plus une spectatrice de sa propre existence. Elle en était l'héroïne, et Julian était celui qui lui avait redonné le goût de la scène.

Elle resserra sa prise sur sa main, et ensemble, ils s'avancèrent vers le reste de leur vie, l'esprit léger et le cœur tonitruant. Ils ne faisaient plus du bruit pour faire peur, ils faisaient du bruit pour dire qu'ils étaient vivants. Et c'était, de loin, la plus belle des mélodies.

FIN

Merci d'avoir lu "Battements Interdits"

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)